COLLECTION G.M.A.

Presented to

The Library

of the

University of Toronto

by

An Anonymous Donor

8.50
2.47

ŒUVRES

DE

François Fabié

[t. 3]

ŒUVRES

DE

François Fabié

POÉSIES

1892-1904

VERS LA MAISON — PAR LES VIEUX CHEMINS

PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31

M DCCCCV

PQ
2241
F2A17
1891
t. 3

688617
21.11.58

VERS LA MAISON

I

Ma Maison

VERS LA MAISON

MA MAISON

Dans un étroit vallon blottie,
Vers mil sept cent quatre-vingt-neuf,
Mon aïeul, dit-on, l'a bâtie,
Ou, tout au moins, remise à neuf.

Face au midi, bien adossée
A l'ancien étang féodal
Dont elle épaule la chaussée,
Elle fut le moulin banal

Où deux ou trois pauvres villages
Et quelques petits mas perdus,
Avec leurs maigres attelages
Plusieurs siècles sont descendus

Moudre, au tic tac vieillot et grêle
D'un mécanisme trébuchant,
Tout ce que la dîme ou la grêle
Laissaient de seigle sur leur champ...

Mais lorsque le soc populaire
Démantela le vieux château,
Et que, sous un flot de colère,
Son granit roula du coteau,

Mon aïeul, — un Jacques Bonhomme
Très longtemps meunier chez autrui, —
Ayant été très économe,
Put devenir meunier chez lui.

Il acheta l'humble ruine,
Prit la truelle du maçon,
Et fit un moulin à farine
De l'antique moulin de son *,

* Traduction d'une expression locale signifiant un moulin misérable.

Exhaussa le tout d'un étage
Large, aéré, plein de soleil,
D'où l'on entend le caquetage
De la trémie à son réveil;

Puis crânement, sur la toiture,
Comme un noble arbore un blason,
D'une meule en miniature
Il girouetta sa maison.

Il planta — car celui qui plante
A foi vraiment en l'avenir —
Des arbres à croissance lente
Qui font durer le souvenir,

Et qui, maintenant séculaires,
Sur le vieux toit courbés du vent,
Parlent à voix hautes et claires
De l'ancêtre en eux survivant...

Il prit femme; et ma bonne aïeule
Se mit à l'œuvre sans façons,
Berçant au refrain de sa meule
Trois filles et quatre garçons

Qui remplirent de cris, de joies,
De luttes et de jeux sans fin
La maison, le pâtis aux oies
Et tous les halliers du ravin,

Puis si vaillamment essaimèrent
Et si gaîment, quoique pieds nus,
Que des vieillards qui les aimèrent
Sont fiers de les avoir connus...

C'est là ma maison paternelle,
C'est là le nid qui m'a bercé :
Quand pourrai-je y ployer mon aile
Et n'y vivre que du passé?

LE FOYER

VRAI cœur de la maison, gai, palpitant et clair,
Pour réjouir l'esprit et ranimer la chair
Le foyer flambe dès l'aurore,
Poursuit partout de ses flèches d'or le sommeil,
Teint la vitre de pourpre et nargue le soleil,
Et chante dans le bois sonore.

Il dit à tous : « Debout ! » comme le coq ; « Prions ! »
Comme la cloche en ses mystiques carillons.
Et devant sa vivante flamme,
Tous en cercle rangés, agenouillés ou droits,
Joignent leurs mains vers Dieu, vers lui leurs talons froids,
Pour se chauffer le cœur et l'âme.

Puis le foyer les cède à la table un moment,
Et la table au labeur ; mais le foyer aimant
Les accompagne encore en plaine,
Les suit sur les guérets et jusqu'à l'horizon,
En faisant sur le toit de la vieille maison
Flotter en bleu sa douce haleine.

Et pour le petit pâtre aux landes exilé,
Transi par les hivers, par les étés brûlé,
Et que la faim souvent tourmente,
La légère fumée au loin est un espoir
Qui s'élève et palpite, et qui parle du soir,
Et promet la soupe fumante.

*
* *

Il est nuit. Revenus des friches ou des blés,
Ils tendent au foyer qui les a rappelés
Leurs doigts gourds gercés de crevasses;
Dans un rêve béat de bien-être animal
Ils se plongent; la flamme endormeuse du mal
Epanouit leurs maigres faces.

Et le sommeil les prend. « Prions, mes fils, prions, »
Dit la fermière. — Et dans le refrain des grillons
Cachés sous la pierre de l'âtre,
Elle récite — plus longue que le matin —
La prière pour tous, cependant que s'éteint
Sur les murs la clarté folâtre.

A présent tous s'en vont, à tâtons, dans les coins
Chercher la dure couche où l'on dort à pleins poings
Jusqu'à ce que le coq s'éveille;
Et, seule, la fermière accroupie au foyer
S'attarde encore à voir sourire et rougeoyer
Le bout d'une bûche vermeille.

Elle revit dans ces reflets les jours bénis,
Sa douce enfance au long des bois où sont les nids,
Les beaux amours de sa jouvence,
Ses noces dans le temps des cerisiers en fleurs,
Son mari mort, ses fils soldats, l'effort, les pleurs
Et l'âge qui déjà s'avance;

Puis couvre gravement de cendre le tison;
Car, tandis qu'au sommeil sombrera la maison,
Contre le froid et l'épouvante,
Contre le mal qui peut soudain fondre sur nous,
Il faut le feu sacré qu'on souffle à deux genoux,
Et qui la fait encor vivante.

LA TABLE

A Alphonse Lemerre.

Dans la salle enfumée où s'agite et s'enferme
Tout entière la vie intime de la ferme,
— Où l'on mange, où l'on veille, où l'on prie, où l'on dort, —
Large et lourde et taillée à simples coups de hache,
Est la table où chacun s'en vient, après la tâche,
S'asseoir une heure afin d'en repartir plus fort.

Pour sièges, deux bancs faits des deux moitiés d'un hêtre;
Vers le haut bout, toujours au même endroit, le Maître
Près du vaste tiroir trône, superbe et doux,
Et mange gravement et voit manger son monde,
Verse à boire quand il convient, coupe à la ronde
Le morceau de pain brun ou blond qu'il faut à tous

Il parle, et l'on se tait; il se fait rendre compte
Des labours, des moissons, des marchés, de la tonte,
Des décès et du croît des bêtes, approuvant
Ou critiquant, donnant des ordres qu'on révère;
Puis, fermant son couteau, vidant un dernier verre,
Il renvoie au travail sa troupe — en se levant.

Mais la place — eux partis — ne demeure point vide;
Le vacher en retard, le vagabond avide,
Le tout-petit qui dit : « J'ai faim! » en s'éveillant,
Et qui péniblement escalade sa chaise,
S'approchent un par un de la table où s'apaise
Une heure le vautour qui nous ronge le flanc...

*
* *

A certains jours elle se pare et se fait blanche;
La nappe à fleurs embaume, et sur la rude planche
Met son aube éclatante et ses vieux plats d'étain :
On se marie, ou l'on baptise, — ou l'on enterre!
Car la Table, à la ferme, est de tout grand mystère,
Et le mort est le seul à n'y plus avoir faim...

Table rustique, sœur de la marmite sombre
Qui te fait vis-à-vis, là-bas, dans la pénombre,
Ou même sur son banc te prolonge parfois,
Nul ne peut te revoir dans sa vieille demeure
Sans que son œil se trouble et que son âme pleure
Ceux qui te couronnaient de regards et de voix.

Mais que t'importe, à toi, Table robuste et bonne?
Tu remplaces soudain celui qui t'abandonne
Par d'autres qui guettaient, debout, les yeux ardents
Dans l'ombre; et quand je pars, les fils de ma fermière
Bondissent vers ton grand espace de lumière,
Cuiller au poing, narine ouverte et rire aux dents!

Et d'autres laboureurs, d'autres gars, d'autres filles,
D'autres vieux mi-perclus, d'autres gueux en guenilles,
S'attableront où nous nous sommes attablés,
Communieront au pain rustique de la ferme,
S'en iront à leur tour, te laissant large et ferme,
Toujours hospitalière aux nouveaux appelés.

Ah! dure, et donne à tous longtemps repos et joie,
Comme l'arbre et la source aux marges de la voie,
Comme le lit pour qui l'on te quitte le soir
Et d'où l'on te revient dès que l'aube se lève,
Table, image de celle où le poète rêve
D'aller avec tous ceux qu'il aime, ailleurs, s'asseoir!

L'ALCOVE

A Émile Trolliet.

TANDIS qu'on rebâtit la maison délabrée,
La vieille alcôve attend, vide, devant l'entrée,
Qu'on la réédifie à droite du foyer.
Le regard du passant la fouille et la profane,
Et le petit bouquet de buis bénit s'y fane
Au vent qui le fait tournoyer.

Le Maître qui jadis, pour sa noce prochaine,
Chargea l'humble ouvrier de faire en cœur de chêne
Ce lit de son amour et de ses rejetons,
Avait compris que la couche familiale
A besoin d'être forte, héroïque et loyale,
Et de rester quand nous partons,

Pour léguer, à travers au moins trois ou quatre âges,
Les vertus de la race et les mâles courages
De ceux qui longuement, très chastes, sans remords,
Se sont adorés là comme en un temple même,
S'y sont tordus dans la douleur, sans un blasphème,
Puis chrétiennement y sont morts...

Lui-même y conduisit un soir sa jeune femme,
Beauté rustique et saine, aux lueurs de la flamme
Qui montait du foyer et palpitait aux murs
Avivant les rougeurs de l'épouse pudique,
— Tandis que les grillons leur chantaient le cantique
De l'été dans les épis mûrs.

Et dix fois en vingt ans, dans les cris et les transes.
Les vagissements doux succédant aux souffrances,
De vaillants nouveau-nés sont éclos dans ce nid,
L'ont flanqué de berceaux aux cadences légères,
D'où sont partis soldats, laboureurs et bergères,
Race forte que Dieu bénit.

*
* *

Puis, dans la même alcôve où la fraîche épousée
Entra vierge, la mère, avant l'heure épuisée
D'avoir donné son sang à flots avec son lait,
Se couche un soir, très pâle, et meurt sans une plainte,
— Mains jointes, le rosaire aux doigts, comme la sainte
Qui du Paradis l'appelait...

Le maître en son grand lit demeure solitaire,
Tout son cœur à la morte, et voulant que sa terre
Aux fils qu'elle enfanta ne fasse point défaut;
Comblé de jours, il fait venir notaire et prêtre,
Lègue à l'aîné l'alcôve, — et s'en va comparaître
Devant le Maître de là-haut.

Et toujours, et toujours ainsi : l'humble héritage,
A l'abri des débats, des procès, du partage,
Passe du père au fils, au petit-fils, suivant
Le destin de la ferme et le cours de la vie,
— Arche qui toujours flotte et jamais ne dévie,
Et court au port malgré le vent.

*
* *

Toi, qui remets à neuf ce logis en ruine,
Si le cœur des anciens habite en ta poitrine,
Jeune homme, et si leur but est encore le tien,
Rends au lit paternel sa place coutumière,
Près de l'âtre, dans la chaleur et la lumière,
Sous le grand symbole chrétien.

Où leur corps s'étendit que ton corps se délasse!
Dors là leur bon sommeil, songe leur songe, enlace
Celle qui doit par toi repeupler la maison;
Que là naissent tes fils, — comme les beaux arbustes
Surgissent au printemps du pied des troncs robustes
En opulente frondaison.

Sur l'oreiller commun aux jumelles empreintes
Porte tous tes espoirs, tes bonheurs et tes craintes;
Qu'il soit ton confident, qu'il soit ton conseiller;
Les âmes des aïeux y reviennent, sans doute,
Et l'oreille entend bien, si le cœur les écoute,
Ceux qui sur nous doivent veiller...

Enfin, sous ces rideaux fanés peints de ramages,
Sous ce ciel enfumé, ce buis et ces images
Que tant d'yeux à jamais éteints ont contemplés,
Croise tes bras un soir, quand le soleil trépasse,
A l'heure où l'Angélus fait prier à voix basse
Les hommes, les bois et les blés;

Et meurs paisiblement au lit de tes ancêtres,
Après un long regard d'amour à tous les êtres
Qui t'aimèrent : enfants, bêtes, coteaux, forêts;
Après le geste qui bénit et fait l'épreuve
Moins douloureuse au cœur des fils et de la veuve,
Plus doux et plus longs leurs regrets.

LIT D'ENFANTS

Un trou triangulaire et noir sous l'escalier
Qui conduisait vers la charpente,
— Trou presque au ras du sol, accueillant, familier,
Douillet et tout empli d'une ombre enveloppante :
C'était mon lit, du temps que j'étais écolier.

Lit que je partageais avec mon jeune frère,
Avec les chats de la maison,
Qui souvent s'y venaient chauffer et nous distraire,
Dans la rigoureuse saison...
Doux lit d'où nous voyions celui de notre mère !

La fièvre n'y venait jamais nous visiter,
Ni l'angoisse, ni l'insomnie;
Mais des songes, si beaux, qu'on souffre à les quitter,
Et, dès l'aube, la fraîche et joyeuse harmonie
Du moulin et de l'eau qui semblaient se hâter.

« Debout, les paresseux! » criait une voix forte
Dans un bruit de sabots fuyant :
Notre père! — Il fallait se lever, mais qu'importe?
Notre mère nous embrassait en souriant,
Et des flots de soleil entraient à pleine porte.

Et, pour nous égayer tout à fait, à l'instant
Où nous quittions notre couchette,
Une pondeuse à crête rouge, en caquetant
Derrière l'oreiller, s'y glissait en cachette,
Et Chanteclair au seuil l'attendait — éclatant!

LE SEUIL

A C. Vergniel.

Pour la première fois devant ma maison morte
J'ai passé comme un étranger;
Clos étaient les volets et close était la porte,
Et désert le petit verger.

Le vent d'autan tordait les poiriers nus et maigres
De mousse et de rouille couverts,
Et les vieux châtaigniers dont les hurlements aigres
Disaient les douleurs des hivers.

L'étang, plein jusqu'au bord, avait la couleur grise
Du ciel triste qui s'y mirait;
Et sur les rocs aigus où son onde se brise,
Lente, la cascade pleurait.

Et comme elle à pleurer j'aurais trouvé des charmes;
Mais l'angoisse qui m'étreignait
Ne pouvait de mes yeux faire jaillir les larmes;
Seul dans l'ombre mon cœur saignait.

Quoi! nul n'apparaîtrait sur ce perron agreste!
Nul ne viendrait m'y faire accueil!
Des traces de sabots, est-ce tout ce qui reste
De ma maisonnée au cercueil?...

*
* *

Jadis, au moindre appel d'enfant, d'homme ou de bête,
Le sourire ou les pleurs aux yeux,
Mère et sœurs accouraient, la main ouverte et prête
A secourir au nom des cieux.

Ou, debout sur ce seuil aujourd'hui solitaire,
Mon père, de sa forte voix,
Répondait, commandait, gourmandait, faisait taire
Les vacarmes et les abois;

Nous prédisait le vent au vol ras des abeilles,
La pluie au rire du pivert,
La neige aux cris perçants des troupeaux de corneilles
Tournant dans un ciel gris de fer;

Ou tendrement couvait, sur les pentes prochaines
Qui fermaient son simple horizon,
La forêt revêtant ou dépouillant ses chênes,
Au caprice de la saison...

Et le soleil à flots entrait, comme la joie,
Par la porte ouverte au midi,
Et tour à tour, avec le foyer qui flamboie,
Caressait le seuil attiédi,

Y faisait longuement s'asseoir l'aïeule lasse,
Son chapelet entre les doigts,
Et tomber à genoux tous les porte-besace,
Fatigués de porter leur croix...

*
* *

Tout cela disparu!... Quatre cercueils de hêtre
Sortis, à bras de paysans,
Par où tant de rayons entrèrent, — et peut être
La pauvre âme qu'en moi je sens!

Ah! seuils, vieux seuils sacrés, autels que l'on déserte,
Où l'on revient souvent d'abord,
D'où l'on repart, laissant rieuse et large ouverte
La porte que clora la mort!

Soyez hospitaliers aux souvenirs fidèles,
Aux prières des cœurs blessés
Qui vers vous par essaims volent à tire-d'ailes,
Comme l'âme des trépassés,

Comme le vent d'autan semant ses feuilles mortes
Où se posèrent les genoux,
Pour que les vieux logis semblent avoir aux portes
Leurs mânes disant : « Ouvrez-nous! »

LA GRAND'SALLE

Quel univers pour des marmots que cette salle,
La grand'salle enfumée où tout est noir : les murs,
Les poutres supportant la saucisse en spirale,
Les saindoux, les jambons, comme de grands fruits mûrs,
Et l'âtre où chante la marmite colossale !

Que de jeux on y peut jouer en liberté
Quand le père est dehors et la mère indulgente,
Bien à l'abri, l'hiver, bien à l'ombre, l'été !
Jeux dont les noms ont fui ma mémoire indigente,
Mais dont le charme intime en mon cœur est resté !

Luttes avec le chat qui gronde, souffle et crache;
Courses sans fin autour de la table, debout,
A quatre pattes; chocs brusques où l'on se fâche,
Lentes processions, psaumes, sermons au bout.
Recherche du brigand qui dans les coins se cache...

Et la vaste marmite au ventre rebondi
Nous offrait à foison de tièdes écuellées,
Et le profond tiroir, sous un couteau hardi,
Des tranches de pain brun, aigres, dures, brûlées,
Mais que nos dents croquaient comme sucre candi.

Et les jeux reprenaient, les horions, les larmes,
— Mais des larmes d'enfants, c'est du givre au soleil!
Tout à coup un pas lourd éteignait nos vacarmes :
Notre père rentrait! Devant le feu vermeil
Laboureurs en sabots et braconniers en armes

S'asseyaient, attendant la soupe. Et nous, chétifs,
Nous ne comptions plus guère; au bas bout de la table,
Par rang d'âge et de taille on se glissait, furtifs...
Puis venait au dessert le bon marchand de sable,
Et notre mère nous couchait, doux et plaintifs.

*
* *

Alors la salle entière aux grands était livrée;
Des voix fortes montaient et des rires bruyants,
La pinte au vin versait la joie à la verrée,
Les mots salés partaient faisant les yeux brillants,
— Hors ceux de notre mère en son rêve rentrée,

En son rêve mystique et doux où, chaque fois
Que les grossiers labeurs lui laissaient une trêve,
Elle se replongeait comme l'oiselle au bois,
— Ame tendre blessée aussi souvent d'un glaive
Que celle qui suivit son fils jusqu'à la croix!

Puis l'ombre reconquiert la salle, et le silence,
Et le sommeil... Un seul reflet du feu mourant
Frappe la vitre où le balancier se balance,
De son compas égal comptant et mesurant
Les heures qu'au repos donne sa vigilance;

Tandis qu'un gazouillis discret et cristallin,
Bruit d'eau vive coulant dans l'épaisse muraille
Et qui rappelle, en bas dormant, le vieux moulin,
Berce tous nos chasseurs qui ronflent, et les raille
Jusqu'à l'aube de son rire frais et malin.

LA PENDULE

A André Dumas.

Elle est bien là depuis cent ans,
Dans sa longue boîte enfermée,
La pauvre pendule enrhumée
Dont le balancier met le temps
En jours, en heures, en instants,
En bonheurs, en rêve, en fumée...

Oui, cent ans gravement ainsi,
Avec semblable exactitude,
Sans repos et sans lassitude,
Elle a pour tous les gens d'ici
Dosé la joie et le souci,
L'espérance et l'inquiétude.

Elle a marqué repas, sommeil,
Travaux, départs, retours sans nombre,
Les triomphes du jour sur l'ombre,
Et de l'ombre sur le soleil,
Et toujours d'un rythme pareil,
Que le destin fût clair ou sombre.

« Tic tac! » Cadence des berceaux
Qui vous font, ô mères bénies,
De si pénibles insomnies.
« Tic tac! » aux lueurs des flambeaux,
Marches lugubres des tombeaux,
Et noirs hoquets des agonies!...

« Tic tac! tic tac! » Que me veux-tu,
Pauvre vieille pendule amie,
Qui dans la maison endormie
Mets toujours ton refrain têtu?
Puisque tout le passé s'est tu,
A quoi bon l'heure et la demie?...

Je te comprends! C'est ton devoir
De m'avertir aussi, sans doute,
Que je suis au point de la route
Où l'on descend sans le savoir,
Et d'où l'on peut apercevoir
La maison que chacun redoute...

« Tic tac, tic tac! » Pardonne-moi!
Oui, je mérite tes reproches;
Oui, j'eus tort de quitter mes proches,
Et leur labeur avec leur foi...
Mes remords parlent comme toi,
Et comme toi parlent mes cloches.

J'eus tort de quitter le lit dur
Où tu m'éveillais de mon rêve,
A l'heure où le soleil se lève
Sur les coteaux vêtus d'azur;
Où d'un sommeil solide et pur,
Le soir, tu me rendais la trêve.

J'eus tort!... Réglée à ton compas,
Ici ma vie eût été bonne,
Calme sans être monotone,
Avec du bien à chaque pas,
Des bonheurs qu'on n'achète pas,
Mais que l'ombre quelquefois donne...

Regrets amers et superflus!
Si l'homme, à certains jours, remonte
Jusqu'en haut tes lourds poids de fonte,
Le Temps jamais n'a de reflux :
Et les minutes ne sont plus
Dès que ton balancier les compte...

Sonne donc, sonne sans éclats,
— Et, si tu peux à voix plus lente, —
Sonne, pendule vigilante,
Les heures que tu dois, hélas!
Verser encor sur mon front las
En attendant l'heure dolente,

Celle dont le sourd tintement
Au cerveau n'arrive qu'à peine,
Comme une musique lointaine,
— Tandis qu'on se sent brusquement
Sombrer dans l'épouvantement
De la grande Nuit incertaine.

*LE BOUGE**

A Pierre Vaysse.

Le *Bouge!* C'est le nom de l'antre obscur et frais
Où jamais le soleil ne hasarde ses rais,
L'arceau dont le moulin se troue,
L'endroit mystérieux où dorment les secrets
Du mouvement blotti sous l'aile de la roue.

* En dialecte d'oc on nomme ainsi l'endroit où sont les roues motrices des moulins et des scieries.

C'est le porche tout noir où tantôt en hurlant
L'eau bouillonne, étincelle et bondit, affolant
La palette en bois qu'elle effleure;
Où tantôt, lorsque dort le petit moulin blanc,
La naïade captive en gouttelettes pleure;

Un endroit formidable et propice aux effrois,
Nourrissant des crapauds pustuleux, noirs et froids,
D'horribles anguilles rampantes,
Peut-être des serpents dans les trous des parois,
Sous d'affreux végétaux aux feuilles retombantes.

* * *

Les petits écoliers, pour pêcher des goujons,
S'aventurent parfois, en écartant les joncs,
Jusqu'en la caverne abhorrée;
Mais aux moindres rumeurs suspectes, aux plongeons
Des grenouilles trouant de cercles l'eau moirée,

Ils courent éperdus vers le jour radieux,
Tremblant que le meunier malin, comme des cieux,
Ne fasse crouler sur leurs têtes
Les torrents d'eau de son étang tumultueux,
Qui vous poursuivent en grondant comme des bêtes.

Aussi quelle terreur pour tous ! — hormis pour moi,
Familier de ce lieu sombre et qui, sans émoi,
Pendant le sommeil de la meule,
Y restais longuement et m'y tenais bien coi,
Malgré les cris et les appels de mon aïeule.

Je flattais de la main, de l'œil et de la voix
La grande roue, — ainsi qu'à l'étable parfois
Mon père faisait de la Grise,
Notre jument, — prêtant une âme à ce vieux bois
Que j'avais vu virer comme feuille à la brise.

D'autres scènes, d'ailleurs, sollicitaient mes yeux :
Un gros rat s'en venait boire, silencieux;
Une monstrueuse araignée,
Dont j'avais en entrant brisé le fil soyeux,
Réparait le désastre à la hâte, — indignée.

Et l'eau, que l'on sentait captive en sa prison
De pierre et de ciment, pesait sur la cloison
Et giclait des minces fissures,
Avec un cliquetis pur comme la chanson
De l'ondée en avril sur les jeunes verdures.

Ombre, fraîcheur, silence et repos, à côté
De l'abîme dormant, par un mur arrêté
Et par un frêle bout de planche...
— Telle la vie, et tel le malheur irrité
Qui sur l'homme soudain peut fondre en avalanche !

LE GALETAS

Bien plus mystérieux encor le galetas,
Le vaste galetas, là-haut, sous les toitures,
Avec ses grains, ses bois, ses vieux outils en tas,
Son jour vague filtrant d'étroites ouvertures,
Ses coins où l'araignée a d'amples filatures;

Le galetas sous ses entrelacs de chevrons,
Où la chauve-souris se trouve aussi chez elle,
Où chevauchent les rats, comme des escadrons
En déroute devant la terrible prunelle
De la chatte qui, dans la nuit, fait sentinelle.

Enfant, il m'attirait et m'effrayait un peu
Par son silence et par son bric-à-brac étrange,
Et par l'impression qu'en entrant dans ce lieu
On entend se sauver quelque esprit qu'on dérange,
Dans un bruit d'aile ou dans un glissement de frange...

Et puis, les nuits d'hiver, quels terribles sabbats
Y font le vent d'autan ou la bise en rafales,
S'efforçant de jeter l'humble toiture à bas,
Et les grêlons rebondissant comme des balles,
Et les chats miaulant leurs amours infernales!

*
* *

Et c'est pourtant en ce retrait farouche et noir
Qu'au jeu de cache-cache, un soir, après l'école,
Doucement, tendrement, j'effleurai sans les voir
Ta joue en fleur et ton oreille de corolle,
Pauvre enfant sur qui pousse aujourd'hui l'herbe folle.

Chaste baiser dont rien n'égale la douceur
Dans tout ce que la vie offre d'autres caresses!
Baiser que l'on pourrait donner presque à sa sœur,
Et qui contient pourtant d'ineffables ivresses
Et l'absolu rachat des futures détresses!...

Je suis allé revoir le cher et triste lieu
Où tu me l'as — non pas donné — mais laissé prendre,
Ce baiser, humble amie à présent avec Dieu ;
Ton ombre revient-elle ici parfois m'attendre ?
Où donc te sera-t-il permis de me le rendre ?

PORTRAITS DE FAMILLE

Comme elle était remplie alors et bourdonnante,
Notre chère maison! — Des aïeuls encor verts,
Un parrain gai conteur, charme de nos hivers,
Notre père si vif à la voix claironnante,
Notre mère si douce, et dont, après seize ans,
Je sens encor sur moi les regards caressants;
Nous quatre — deux garçons et deux filles — espiègles
Lâchés dans la forêt, dans les prés, dans les seigles,
Joueurs et dénicheurs et pêcheurs enragés
Et que longtemps après rien n'avait corrigés...

De plus, un grand valet de labour, la servante,
Le vacher, — sans compter plus d'un oisif malin
Qu'attirait la scierie en branle ou le moulin;
Oh! que notre maison était pleine et vivante!

I

Je ne me souviens plus beaucoup de notre aïeul,
Homme étrange, tantôt facétieux, bizarre,
Capable d'égayer un mort dans son linceul;
Et d'autres fois de rire et de discours avare,
— Un peu sorcier, un peu prophète, et parlant seul...
J'avais six ans quand il mourut, et rien ne reste
En moi de son esprit ni de sa mine agreste.

II

Mère-grand, qui lui survécut quinze ou seize ans,
Mais ne revint jamais s'asseoir à notre table,
M'apprenait des chansons et des contes plaisants,
Le soir, dans sa chambrette, au-dessus de l'etable

D'où montaient des rumeurs et des souffles puissants.
Elle se souvenait du Roi, de Robespierre,
De la Peur, — temps affreux où seigneurs et curés
Étaient traqués ainsi que loups par les fourrés,
Tandis que les châteaux s'écroulaient pierre à pierre,
Ou flambaient, éclairant les bois et la bruyère,
Sous la torche ou le soc des gueux exaspérés...
— Puis c'était Bonaparte et des guerres! des guerres!...
Tous les hommes partis pour Vienne ou pour Moscou,
Sauf les infirmes et les vieillards — et les mères!
Les mères à qui l'on annonçait tout à coup
Que leur fils était mort dans un jour de victoire,
Et qu'il fallait encor reprendre dans l'armoire
Le grand voile de crêpe et l'ample mante noire...
Ah! certes, ce n'est pas ta faute, Grand'Maman,
Si je n'écris poème épique ni roman!

III

Voici l'oncle Joseph, le Gaulois, le poète,
L'étourdissant conteur, le vieux garçon joyeux,
Une âme d'inventeur, un gosier d'alouette,
Et tout le ciel et tout le rire dans ses yeux!
Ah! comme il nous aimait! et comme l'allégresse
Au seul son de sa voix entrait à la maison!

Comme on escaladait, pour avoir sa caresse,
Son genou qui toujours rythmait quelque chanson!
Quels récits, quels exploits de pêches et de chasses,
A nous tenir béants des heures! sans compter
Que son gousset tout large ouvert faisait tinter
Toujours de beaux sous neufs sous nos ongles rapaces,
Et sa montre, machine énorme où bien souvent
Je crus voir la prison d'un animal vivant...
— Ah! que sont devenus cette verve et ce rire?
Et ce que tu contais, que ne sais-je l'écrire!

IV

Notre père, aussi gai que lui d'abord, comprit
De bonne heure que c'est un luxe que l'esprit,
Les farces, les bons mots, les chansons éternelles.
Il prit la hache et, dans les forêts maternelles,
— Si grêle et si petit pourtant, mais plus têtu
Que le pic rouge et vert dont le grand bec pointu
Marquait les hêtres mûrs que l'on pouvait abattre, —
Il travailla pendant quarante ans pour nous quatre,
Et des éclats de bois dur volant dans les houx
Fit autant de morceaux de pain tendre pour nous...
Et quelle activité nerveuse et trépidante,
Dès avant l'aube, avec des rages contre ceux

Que retient le sommeil dans ses bras paresseux!
Il allait, la voix forte, impérieuse, ardente,
Distribuant à tous leur tâche au bois, aux prés,
Faisant sonner le sol de ses sabots ferrés,
Et par les vieux chemins monologuant sans trêve
Et tout haut, comme pour faire sa part au rêve...
Et je dus à ce grand labeur, moi, songe-creux,
Les livres dont je fus de bonne heure amoureux;
Je pris à ses forêts, avec un peu de sève,
Les frais gazouillements des sources et des nids
Et le rythme des vents dans les chênes jaunis,
Un peu semblable au bruit des vagues sur la grève...
Sois à jamais béni, mon père! Je te dois
D'avoir appris à lire et de chérir nos bois.

V

Je t'aperçois aussi dans la maison muette,
Toi qui, plus que les bois encor, me fis poète,
O ma Mère! et je sens mes regards se mouiller,
Et je voudrais en te nommant m'agenouiller;
Car je ne t'ai jamais assez aimée, ô sainte!
Je n'ai jamais assez compris, assez payé
De tendresse et de soins ton cœur crucifié.
Et je n'étais pas là lorsque tu t'es éteinte;

Je n'ai pu recueillir ni ton suprême vœu
Ni ton dernier regard avant d'aller à Dieu.
Que dis-je? Je n'ai pas même une pauvre image
A mettre sur le mur où mon regard souvent
Te cherche en vain entre mon père et mon enfant.
Mais en moi, tout au fond de moi, toujours surnage
Ta face auguste où l'âme était visible aux yeux,
Comme en la source claire une lueur des cieux.
Et je te vois partout, vivre comme l'abeille,
Reine à la basse-cour le matin et le soir,
Et meunière au moulin, et laveuse au lavoir,
Et fileuse au foyer durant la longue veille,
Et le Dimanche, heureuse, en extase, à genoux
Dans la petite église où tu priais pour nous...
O mère à qui revient le meilleur de moi-même,
Veille sur moi toujours et sur tous ceux que j'aime!

VI

Et toi, qui de la race avais tout hérité,
Sauf le rêve, esprit fait de joie et de clarté,
Frère qui maniais la charrue et la hache,
Ainsi que de tout temps avaient fait nos aïeux,
Continuant au même endroit la même tâche,
Et, plus expert, faisant plus vite et faisant mieux;

T'élevant d'un degré par le sens et le verbe,
Conduisant ton village à des destins nouveaux,
Puis tombant tout à coup sous l'invisible faux
Qui couche les plus forts avant l'heure dans l'herbe,
Et met le moissonneur en croix sur une gerbe...
Elle est pleine de toi, notre vieille maison;
J'y retrouve partout ton rire et ta chanson
Et ta parole vive et ta main diligente;
— Et même, dans un coin de la chambre indigente
Où nous avions vécu, les cœurs à l'unisson,
Tant de jours radieux d'une enfance bénie,
Et d'où tu m'appelas en vain dans l'agonie, —
Il me semble revoir ton profil dessiné
Par la lueur du cierge au mur badigeonné,
Ton fin profil, rigide et cependant fragile,
Tel qu'une heure la Mort le fixe en notre argile
Avant que le linceul dérobe sous ses plis
Nos pauvres yeux éteints et nos traits abolis.

VII

Quoi! ce n'était donc pas assez dans ma demeure
De ces pâles portraits de mes défunts aimés?
Et fallait-il encor, sur ces murs enfumés,
Placer le tien, petite sœur en hâte, à l'heure

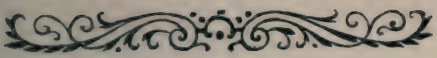
Où ce livre de vers que je comptais t'offrir
Allait avec nos bois s'animer et fleurir,
Pleurer et sangloter et, dans toutes ses pages,
Évoquer pour nous deux tant de chères images!...
O ma douce martyre! Après quinze ans de croix,
De tourments sans répit, quelquefois sans mesure,
Quand l'air tiédit encor sur nos plateaux si froids,
Que le seigle verdit, que l'horizon s'azure,
Que tout renaît, que tout va d'un élan joyeux
Lancer l'*Alleluia* pascal jusques aux cieux,
Tu livres au tombeau, — sillon d'où monte l'âme
Vers Dieu qui nous la donne un temps, puis la réclame, —
Ton pauvre corps usé par l'humaine douleur
Et qui ne peut plus rien que nourrir quelque fleur...

Et cependant, là-bas, dans son humble vallée,
La maison paternelle un peu plus désolée
Sent encor s'épaissir son silence et son deuil,
La cendre à son foyer et la mousse à son seuil.
Et moi qui t'y berçai jadis, quand dans tes langes
Tu gazouillais — mignonne — et souriais aux anges;
Moi qui, malgré la vie amère et ses exils,
Et tant d'hivers nous éloignant des clairs avrils
Où notre toit chantait comme un nid de mésanges,
Nourrissais l'espérance invincible qu'un soir
Près de l'âtre désert nous irions nous asseoir,
Et, dans le souvenir de ceux qui nous aimèrent,
Rallumant le foyer que leurs mains allumèrent,
Petits vieux grelottants, attristés, — mais unis, —

Nous vivrions près d'eux consolés et bénis,
J'y retournerai seul désormais, pour une heure,
— Aux jours las et voilés de l'arrière-saison,
Furtif, quand le soleil décline à l'horizon,
Que la feuille jaunit au bois où l'autan pleure, —
Pleurer ma maisonnée, hélas! et ma maison!

II

Autour de la Maison



MON AUTRE MAISON

A l'Abbé Hector Reynaud.

Une ferme isolée au rebord d'un plateau,
Par-dessus des bouquets de chênes et de hêtres,
Des prés en tablier et des blés pour manteau,
Un grand ennui baignant les choses et les êtres :
C'est la maison d'une moitié de mes ancêtres.

Ce fut aussi la mienne, avant d'être écolier,
Pendant bien des saisons de douces flâneries
A travers le logis antique et familier,
La cour, la grange et les profondes écuries,
Le fournil et le clos, les bois et les prairies.

O jours clairs et fleuris de la prime saison,
Où tout m'enveloppait d'une chaude caresse,
Où ma mère, sachant qu'en sa vieille maison
Ses jeunes sœurs pour moi lutteraient de tendresse,
M'y laissait vivre dans l'air pur et l'allégresse !

Ai-je assez longuement musé sous les buissons
Qui font aux chemins creux d'odorantes ogives !
Assez guetté d'oiseaux, écouté de chansons,
Et le bourdonnement des avettes actives,
Et le clair gazouillis des ruisselets d'eaux vives !

Ai-je assez taquiné le gros chien complaisant
Qui, brusque, me léchait les mains et le visage !
Ai-je assez fait jurer le vieux coq reluisant
Qui m'envoyait souvent au diable en son langage,
Et gonfler l'orgueilleux dindon au noir plumage !

Et caressé de mes doigts peureux les fanons
Des grands bœufs sous le joug baissant leurs têtes mornes,
Qui me suivaient des yeux quand je disais leurs noms,
Et, pour être grattés sur le cou, près des cornes,
Couraient à mon appel du fond des prés sans bornes !...

*
* *

Mais, l'hiver, la vieille maison,
Fermant son lourd portail de chêne
Aux loups qui rôdaient par la plaine,
Devenait trois mois ma prison.

Le front contre les vitres closes,
Je regardais, silencieux,
Les flocons blancs tomber des cieux
Et couvrir les grands bois moroses.

Les oncles braconnaient au loin
Et revenaient, barbes givrées,
Chargés de bêtes massacrées
Qu'ils me dénommaient avec soin ;

Puis vers la flamme, pêle-mêle,
Chasseurs et chiens, fourbus, fumants,
Se séchaient poils et vêtements,
Le museau près de la semelle

*
* *

De loin en loin des incidents :
Un soir, à l'heure où l'on se couche,
Arrivait un homme farouche
A qui les chiens montraient les dents.

C'était l'égorgeur ! A l'aurore
Il saignerait les deux porcs gras,
— Tandis qu'enfoui dans mes draps,
Malgré moi j'entendrais encore...

Un autre jour le bon curé
S'en venait bénir nos récoltes,
Notre rucher plein de révoltes,
Et goûter notre miel doré,

Confesser mère-grand très fière,
Me glisser deux sous dans la main,
Et reprendre le vieux chemin,
En lisant tout haut son bréviaire...

Et puis les départs émouvants,
Les marchés vidant nos étables,
Aux cris des mères lamentables
Pleurant longuement leurs enfants ;

Et les retours, avec des bêtes
Nouvelles, qui longtemps aussi
Beuglaient par les prés leur souci,
Leurs mufles tendus aux tempêtes!...

*
* *

Ensuite la veillée et les contes sans fin
Du vieux pâtre tressant en son coin des corbeilles,
Et nous disant celui qui fut berger d'abeilles,
Ou celui qui gardait les lièvres dans le thym
Rien qu'avec un sifflet taillé dans une branche...
Ou comme quoi le Drac se fit cavale blanche
Pour emporter au bal quatre filles un soir,
Et, — lorsque sur son dos il les eut fait asseoir,
Et traversant le gué grossi par un orage,
S'allongea, s'amincit comme elles au corsage,
Et puis comme une guêpe, et puis soudain en deux
Se rompit, les jetant dans le torrent bourbeux,
Tandis que leurs galants se morfondaient en plaine,
Et ne voyaient venir vers eux
Qu'un énorme bélier cornu, tout noir de laine,
Qu'ils portaient sur le cou, plus lourd à chaque pas,
De pierre, puis de plomb, qu'à la fin, hors d'haleine,

Ils jetaient en courant et criant : « Satanas ! »
Sans seulement oser regarder en arrière...

*
* *

Alors on faisait la prière,
— Dos et talons au feu, l'œil perdu dans le noir, —
Avec défense de dormir ou de s'asseoir.
Ah ! mes bonnes et chères tantes,
J'entends encor vos voix pieuses et chantantes
Sur les *Pater* et les *Ave* sans fin courir,
S'élever et planer, et décroître et mourir,
Comme un vent chaud sur les épis qu'il vient mûrir.
Quels doux songes ensuite en l'étroite couchette
Où vos bras me portaient, à peu près endormi,
Près de votre grand lit ami !
Les anges et les saints y venaient en cachette,
Et, doucement, jusqu'au matin
M'y souriaient, parlant patois, chantant latin,
M'emmenant à travers une vaste prairie
En fleurs où nous paissions les agneaux de Marie !...

*
* *

Chère maison ! Après celle où je vins au jour,
Aucune autre à ce point n'eut jamais mon amour !
Aucune autre n'évoque, en mon pèlerinage
Au pays natal, plus de bonheurs envolés,
De ces bonheurs d'enfants dont le charme surnage
Comme des rameaux verts sur des flots non troublés !
C'est pourquoi je voudrais qu'en un coin de ce livre
Au foyer paternel humblement dédié,
Une page après moi quelques jours te fît vivre,
Toi, maison de ma mère, où je fus tant choyé !

SCIERIE

A Paul Risson.

Elle monte et descend et remonte, et sans trêve
Redescend sur le bois et rebondit dans l'air,
Avec un grincement joyeux, un rire clair,
Et la sciure blonde au vent, moite de sève,
L'eau qui fuit en grondant et le meunier qui rêve...

Les arbres des coteaux y roulent par tronçons,
Revêtus de lichens, de mousse verte ou blanche,
De nœuds saignants d'où la hache amputa la branche
Qui sous le vent d'avril avait de longs frissons,
Et berçait dans les cieux des nids et des chansons.

Ils approchent : la scie en cadence se dresse,
Égratigne leurs flancs avec un bruit moqueur,
Lève une tranche, une autre, enfonce jusqu'au cœur
Ses crocs aigus et recourbés en dents d'ogresse,
Et le tronc disparaît dans un air d'allégresse.

Un autre suit... un autre... Elle dévorerait
La plus noble futaie et ne serait point lasse;
Une lame émoussée, une autre la remplace,
Car la lime ou la meule, en un éclair, d'un trait
L'aiguisent... et malheur à la vieille forêt!...

Et pourtant c'est la joie au creux de nos vallées,
C'est le labeur humain au fond des bois perdus,
Que l'agreste machine aux gestes éperdus
Qui pousse sur les fûts ses lames dentelées;
C'est la sœur du moulin et leurs voix sont mêlées.

C'est l'écluse où l'eau dort comme un profond miroir
Que troue un saut de truite en chasse de phalènes;
C'est la chute écumante aux grandes cantilènes
Qui fait bondir la roue agile et tout mouvoir,
Et sur qui l'arc-en-ciel vient se poser le soir.

La scie et le moulin, — dents d'acier, dents de pierre, —
Sous la même poussée, en un double refrain,
Côte à côte fendant l'arbre et broyant le grain,
N'est-ce donc pas la vie agreste tout entière :
Du pain, une chanson, et du bois pour la bière?

MOULINS ET BERCEAUX

Le Moulin en bas, en haut le Berceau,
Et tic tac partout, et farine blonde,
Berceuses sans fin et chansons de l'onde,
Sur le berceau blanc, sous la meule ronde,
Par la mère et par le ruisseau...

A l'aube, tous deux s'éveillent et jasent,
Moulin et berceau ; tous deux ont grand'faim :
Le poupon goulu réclame le sein ;
Les meules, avec le bruit d'un essaim,
Le seigle roux qu'elles écrasent.

Alerte, meunière! A ton nourrisson
Donne ton lait pur et mainte caresse;
Puis cours à la meule, et verse à l'ogresse
Qui dans son cachot bondit, en détresse,
Le blond trésor de la moisson...

Remonte là-haut voir le poupon rose
Qui suce son pouce et rit, sans savoir,
Parce qu'un rayon doré vient le voir
Au fond de son nid, et qu'il veut l'avoir
Captif en sa menotte close.

Puis retourne encore au moulin... Tu dois
Vider le bluttoir, emplir la trémie.
Ta progéniture, une heure endormie,
Va te rappeler... Meunière ma mie,
Fais aller tes pieds et tes doigts...

Enfin le soleil remonte la côte,
Comme le bouvier au pas lent des bœufs;
Moulin et berceau s'apaisent tous deux;
Et le ruisseau fuit sous les bois douteux,
Comme un serpent dans l'herbe haute.

Dors aussi, nourrice aux traits amaigris,
Meunière aux jarrets rompus de fatigue.
Pendant ton sommeil la source prodigue
Remplira l'étang jusqu'à fleur de digue
Et ta poitrine aux seins meurtris,

Afin que demain tu verses encore
Le lait au petit, la farine au grand;
Car au point du jour le tic tac reprend :
Moulin et Berceau, berceuse et torrent,
Chantent et peinent dès l'aurore.

*LES LOUVETIERS**

A Louis Leloir.

« SAINTE VIERGE ! Les Louvetiers !
Je les ai vus dans les sentiers
Que bordent les grands noisetiers ;
Menant leurs bêtes à la corde,
Ils guettaient de regards méchants
L'heure où nos hommes sont aux champs...
Ils vont venir, miséricorde !

* En dialecte d'oc, *meneurs de loups.*

« Ils conduisent deux maigres loups
Aussi hérissés que des houx...
Si j'allais pousser les verrous?...
Trop tard : ils ont ouvert la porte...
« Tracasse et Ravageuse, allons,
« Asseyez-vous sur vos talons,
« Au seuil, afin que nul ne sorte;

« Et chantez un peu, beaux oiseaux! »
Lors, dressant les poils sur les os
Et tendant leurs maigres museaux
Vers la femme qui s'épouvante,
Ils poussent de rauques abois
Tels que ceux qui sortent des bois
En hiver, la nuit, quand il vente.

« Bourgeoise, il faudra nous donner
Vin et jambon à déjeuner,
Et de rien ne vous étonner,
Car nous sommes, nous et nos bêtes,
Quoi qu'on dise, de braves gens;
Les Louvetiers sont indigents,
Mais je les garantis honnêtes.

« — Braves gens, je n'ai plus de vin
Et mon jambon touche à sa fin :
Mon pain est dur... — Nous avons faim,

Et nos bêtes aussi!... Tracasse,
Va prendre dans la basse-cour
Le gros coq perché sur le four;
Nous voulons qu'on nous le fricasse!

« — Mon vieux coq?... De grâce, buvez,
Mangez! — Bourgeoise, vous avez
De beaux moutons, qu'on a trouvés
Paissant le serpolet, en plaine;
Donnez-nous donc quelques toisons
Pour en habiller nos garçons...
— Braves gens, j'ai vendu ma laine.

« — Ravageuse, cours au troupeau,
Choisis le bélier le plus beau,
Arrache la laine et la peau,
Mords, éventre, disperse, pille!...
— Pour Dieu! ne vous emportez pas!
J'ai de la laine... pour mes bas...
Prenez... — La Bourgeoise est gentille...

« — Oui; ses yeux sont couleur de jour...
— Sa taille est ferme et faite au tour...
— Après boire, il faut de l'amour:
Ça, la Bourgeoise, une caresse!
« — Une caresse? à vous? Plutôt
Me planter au cœur ce couteau!... »
Ravageuse entend et se dresse.

« La Bourgeoise fait des façons,
Ravageuse; mais ses garçons,
Qui gardaient là-bas les oisons
Ont la peau rose et la chair tendre :
Va déjeuner, ma vieille, cours!
— Mes fils! au secours! au secours!...
Si nos hommes pouvaient m'entendre!... »

Les hommes n'ont pas entendu.
Baiser donné, baiser rendu,
Les Louvetiers ayant leur dû
Se disposent à la retraite.
« Bourgeoise, sans rancune, au moins!
Ces murs sont de discrets témoins;
A votre tour soyez discrète.

« Nos loups ont l'ouïe et le flair;
Le moindre mot traversant l'air,
Ils le saisissent vite et clair...
Si donc vous tenez à vos granges,
A vos bergers, à vos troupeaux,
A vos garçons joufflus et beaux
Comme les pommes et les anges,

« Ne dites pas qu'ils sont venus
Des bois noirs ou des monts chenus,
Les Louvetiers qui vont pieds nus

Sur les routes, portant besace.
Nous dénoncer n'est pas prudent :
Tout propos vaut un coup de dent
De Ravageuse ou de Tracasse... »

Les Louvetiers s'en sont allés,
Par les genêts et par les blés,
Traînant leurs maigres loups pelés,
Évitant bourgade et village.
La fermière pleure tout bas
Son vin, la laine de ses bas
Et sa lèvre mise au pillage.

Dieu vous garde des Louvetiers!
Quand vous verrez, dans les sentiers
Qu'ombragent les grands noisetiers,
— Menant leurs bêtes à la corde, —
Ces sorciers aux regards méchants,
Si tous vos hommes sont aux champs,
Criez au ciel : Miséricorde!

FILEUSE

A Henry Vernhes.

Bien rare de nos jours — et même un peu raillée —
La fileuse à la quenouillée
Que nous avons connue, enfants, à la veillée;

La fileuse rustique et filant par métier,
Sur un rameau de noisetier
Qui peut-être berça des nids près du sentier,

Et sur son fuseau vif ronflant comme une mouche,
Le chanvre ou le lin que sa bouche
Salivait et mordait d'un grand baiser farouche...

Nous l'aimions tant, notre fileuse, et ses chansons,
Soit en avril sous les buissons,
Soit en hiver quand tous dormaient, près des tisons!

Oh! surtout en hiver!... Que de belles histoires,
Roses parfois, souvent très noires,
Et qui de folles fleurs fleurissaient nos mémoires!

« Fileuse, un conte! un autre! un autre encor! toujours! »
Le sommeil au pas de velours
Effleurait cependant nos cils de baisers lourds;

Mais elle, la fileuse, allait, allait sans trêve,
Comme une fileuse de rêve,
Seule à trouver que la journée était trop brève. .

*
* *

« Pourquoi donc files-tu si tard? » lui dis-je un soir.
Alors, en me faisant asseoir
A ses pieds : « Curieux, qui voudrait tout savoir! »

Puis, après un silence et d'une voix étrange :
« Il faut de la toile, pauvre ange,
Beaucoup de toile dans la vie — et dès le lange !

« Je dois filer pour toi que ta mère veut beau,
Le dimanche, comme un flambeau,
Et pour le pâtre dont la bise mord la peau ;

« Je dois filer pour la nappe et pour la chemise,
Et pour la rude toile grise
Qui fait au grand vaisseau des ailes dans la brise ;

« Je dois filer pour le berceau doux et tremblant,
Pour le nid de noce tout blanc,
Pour le cercueil où chacun va, rapide ou lent,

« Et pour les revenants qui, hors des Purgatoires,
En longs linceuls, par les nuits noires,
Viennent se rappeler à nos faibles mémoires... »

Et de mon lit, — la peur faisant fuir le sommeil, —
Sombre sur le foyer vermeil
Je la voyais filant d'un mouvement pareil

Longtemps... toujours... Et puis je la voyais encore,
Dans mes songes, jusqu'à l'aurore,
Tordre et rouler son fil sur le fuseau sonore.

PLIEUSE

VIEILLE fille sans avoir,
Elle manie au lavoir
Tout le jour son lourd battoir,
Et chante même, oublieuse
De son métier de la nuit;
Mais, dès que le soleil fuit,
La lavandière est plieuse;

Plieuse du linge blanc
Qu'elle rapporte en tremblant,
Sur la tête ou sur le flanc,
De la lointaine rivière ?
Non, mais plieuse des morts,
Dont il faut coudre le corps
Dans la chemise dernière...

L'Angélus tinte au clocher :
Les vivants vont se coucher ;
Le mort, qu'on n'ose toucher,
Dans sa rigide posture
Attend une douce main
Qui lui mette pour demain
Son habit de sépulture.

La Plieuse sort sans bruit,
Et, sous la lune qui luit,
Seule son ombre la suit...
Un chien vaguement aboie...
Elle monte chez le Mort
Que déjà travaille et mord
Le vers éclos de sa proie.

Puis, sous le pâle reflet
Qui traverse le volet
Et qui fait un peu moins laid

Le pauvre cadavre blême,
La Plieuse, sans dégoût,
Lave, arrange, drape, coud
Son habit, pour tous le même...

* * *

« Plieuse, va doucement!
Que j'aie encore un moment
Mon blondin au front charmant...
Voilà de la toile fine;
Fais-lui son nid bien douillet,
Afin que s'il s'éveillait
Il se crût sur ma poitrine. »

« Plieuse, c'est mon amant
Dont tu couds le vêtement;
Mets-y pour tout ornement
La marguerite flétrie
Qu'à mon corsage il piqua
Le premier soir qu'il risqua
Son aveu dans la prairie... »

« Plieuse, c'est mon époux!
Il fut fort, vaillant et doux,
Mais une mauvaise toux

L'a ployé comme une gerbe.
Mettons-lui des habits lourds,
De la laine et du velours :
Il doit faire froid sous l'herbe!... »

« Plieuse, c'est mon orgueil
Que tu couches au cercueil;
Et je mourrais de mon deuil
Si celle qui m'est ravie
En me léguant quatre enfants
Ne m'eût dit : « Je te défends
« De leur dérober ta vie! »

« Mais avant de recouvrir
Ce front où j'ai vu fleurir
Tant d'espérance et mourir
La gaieté de ma demeure,
Laisse mes quatre blondins,
En baisant ces yeux éteints,
Apprendre qu'il faut qu'on meure... »

Plieuse, aux vieux vagabonds,
Que tes soins aussi soient bons!
Ils couchèrent sous les ponts,
Ou même à la belle étoile :
Que leurs pauvres corps rouillés
Une fois soient habillés
D'une chemise de toile!

Et si je ferme les yeux
Dans le lit de mes aïeux,
Viens à pas silencieux,
Plieuse, ma vieille amie,
Qui m'as quelquefois bercé,
Mettre sur mon front glacé
Et ma paupière endormie

Le drap blanc, si doux à voir,
Que tes bras nus, au lavoir,
Ont battu d'un lourd battoir,
Dans l'eau vive et la lumière,
Puis, par un joyeux matin,
Séché sur les fleurs de thym,
De genêt et de bruyère.

COMPLAINTE POUR ANGÉLIQUE

A Henri Bousquet.

Morte enfin, la pauvre Angélique!
Morte, la voiturière épique
Dont, au Ségala, les chemins
Connaissaient tous les coiffes blanches;
Morte! et des pleurs tremblent aux branches
Des buissons qui piquaient ses mains.

Le gros châtaignier, sur la route,
Songe, et probablement écoute
S'il n'entend ni fouet ni grelots,
Ni vifs jurons dans l'air sonore
Où l'alouette hésite encore
A saluer le jour éclos;

Et dans les fermes isolées,
Des paysannes affublées
De leurs beaux atours, près du feu,
S'étonnent que la voix connue
N'appelle point de l'avenue,
Car c'est la foire du chef-lieu...

Mais non, la forte voix s'est tue;
La robuste fille, abattue
Comme un arbre sec sous l'autan,
A quatre-vingt-trois ans dételle,
Et sa rustique clientèle
Bien en vain désormais l'attend.

Plus jamais sur la route grise,
Par le froid, la neige ou la bise,
Son char-fantôme au lent roulis
Ne passera dans les vacarmes
Des troupeaux, des chiens en alarmes
Et des bouviers quittant leurs lits.

Plus jamais écoliers espiègles,
Quand les épis poussent aux seigles,
Que Pâques sonne ses congés ;
Plus jamais soldats qu'on libère,
Ou conscrits qui pleurent leur mère,
N'y seront à l'étroit rangés ;

Et plus jamais, dans l'ombre douce.
Lorsque les sources sur la mousse
Font tinter leurs colliers joyeux,
Des couples, allant faire emplette
De la nuptiale toilette,
N'y passeront rêvant des cieux.

A moins que Dieu, doux aux manies
Des simples plus que des génies,
— Dieu qui livre son ciel changeant
Aux anciens pâtres, à l'automne,
Pour qu'à leurs yeux toujours moutonne
Quelque vaste troupeau d'argent, —

Ne donne à l'âme d'Angélique
Quelque charroi mélancolique,
A travers châtaigniers et houx,
Au trot d'une jument de rêve,
Lorsque le vent d'autan se lève
Et fait au bois hurler les loups !...

En attendant, la mort l'a prise,
Non sous la haute bâche grise
D'où souvent elle avait roulé,
Non sous la roue et dans l'ornière
Où mainte rude poulinière
Avait meurtri son front hâlé ;

Non, la mort s'est faite câline
Pour elle. Au bas de la colline,
Angélique avait un jardin,
Dont le ruisseau fait la ceinture,
Une poutrelle la clôture,
Avec pont-levis de rondin.

Or, par cette tiède soirée,
L'eau grise, où la feuille dorée
Tombait comme un oiseau blessé,
Disait, par ses petites vagues,
Des choses très douces, très vagues :
Le pied d'Angélique a glissé...

Elle dort sous l'herbe flétrie ;
Et la cloche pour elle prie
Dans le petit clos d'où s'entend
Le bruit des chars qui, sur la route,
Passent en joyeuse déroute,
Grelots en fête et fouet battant...

Repose en paix, grande lutteuse,
Ame aimante et bouche grondeuse,
Ronce portant des fleurs de miel;
Le chœur de nos tantes rustiques
A dû chanter ses beaux cantiques
Pour te faire accueil dans le ciel!

LE TUEUR DE LOUPS

A Louis Oury.

MORT aussi le tueur de loups,
Le vieux braconnier solitaire,
— Pataud, — qui n'aima de la terre
Que les bois hérissés de houx,
Le grand vent dans les arbres fous,
L'affût, la nuit et le mystère...

On dit qu'à force de marcher
Dans l'ombre épaisse des futaies,
Comme les ducs et les effraies,
A minuit il eût, sans broncher
Ni se piquer, pu dénicher
Des roitelets aux creux des haies!

Vieux garçon boiteux, déjeté,
Sec et rugueux comme une souche,
Silencieux, un peu farouche
Et d'indépendance entêté,
En plein hiver, en plein été,
Il se levait quand on se couche.

Sentiers sinistres, mauvais pas,
Carrefours où des croix branlantes
Voient passer des bêtes hurlantes
Qui vont, sans doute, à des sabbats,
En est-il un seul qu'il n'eût pas
Foulé de ses semelles lentes?

Où ne s'était-il pas terré,
Fauve guettant un autre fauve,
Avec des ronces pour alcôve,
Et dans l'herbe humide vautré,
Tandis qu'à l'horizon nacré
Montait la lune blanche et chauve?...

On dit les loups dans le canton,
Il faut qu'on nous en débarrasse!
Pataud déteste cette race,
Bien qu'il n'ait pas un seul mouton :
Il part courbé sur son bâton,
Fusil au dos, l'œil sur la trace;

Il marche, il rampe, il guette, il tend
Son oreille au bruit, au silence...
Une ombre devant lui s'élance :
Il vise et tire, — et l'on entend
La bête qui râle un instant;
Puis tout reprend sa somnolence.

Pataud, par le chemin pierreux,
Clopin-clopant dans la nuit noire,
En sifflant un air de victoire
Rentre fourbu, mais bien heureux :
Moins fier, sans doute, un ancien preux
Ayant travaillé pour l'histoire!

*
* *

Pourtant quatre-vingts ans passés
Avaient usé le rude athlète;
Borgne, il ajustait mal la bête,
Perclus, il roulait aux fossés;
Il se traînait, les reins cassés,
Vaincu qui geint et qui halète.

L'autre soir, d'un suprême effort,
Il alla jusqu'à la clairière,
Y fit peut-être une prière
Au grand bois que l'hiver endort,
Rentra, sentant venir la mort
Sous forme d'un loup — par derrière.

Il se coucha dans son taudis,
Les genoux aux dents, sur la paille,
Et mourut, face à la muraille...
Dites tous un *De Profundis*
Pour que sa pauvre âme s'en aille
Chasser sans fin au Paradis.

LE SONNEUR

Je suis le sonneur! Trente ans j'ai sonné
Mes deux cloches d'or, *Jeannette* et *Marie;*
Je les sonne encor pour mon fils aîné...
Je suis le sonneur! Mon fils se marie :
Jamais d'un tel cœur je n'aurai sonné.

Allons *Marion,* allons *Jeanne,* alerte,
Et cabriolons, les battants en l'air!
L'église est fleurie et la forêt verte;
Lancez vos chansons au fond du ciel clair!
Allons *Marion,* allons *Jeanne,* alerte!

Ma grosse *Marie,* à toi de chanter
Le superbe brun qui tiendra ma place...
A toi, *Jeanneton,* de la bien vanter
Celle dont le bras à son bras s'enlace;
Jeannette et *Marie,* à vous de chanter!

N'est-ce pas qu'il est droit comme nos hêtres?
Que ses poings sont durs comme vos battants?
Que parmi nos gars il n'a point de maîtres,
Et qu'on n'en fait plus de tels dès longtemps,
Dans notre pays d'hommes et de hêtres?

N'est-ce pas qu'Elle a de grands yeux couleur
De nos champs de lin, et que sur sa joue
Le rosier sauvage a mis une fleur
Fraîche comme celle où le vent se joue?
Qui donc a des yeux de cette couleur?

Marion, dis bien qu'Il a fait la guerre
A coups de fusil, à coups de canon,
Mais qu'il est très doux, qu'il aime la Terre,
Et veut des marmots qui portent son nom,
Et qui quelque jour aillent à la guerre.

Jeannette, raconte à nos alentours
Combien la mignonne est adroite et forte
Aux rudes travaux comme aux fins atours.
Et la riche dot que son cœur apporte
Au gars le meilleur de nos alentours.

Que souhaitons-nous, *Jeannette* et *Marie,*
Aux deux épousés ? Un fils, dans dix mois,
Qui tette en goulu, qui piaille et qui crie
Et sur mes genoux chevauche à ma voix...
Faites-leur vos vœux, *Jeannette* et *Marie.*

« Que ton fils longtemps reste droit et beau !
Qu'il garde à la fois la grâce et la force !
Le pivert souvent troue un fin bouleau :
Qu'aucun ver jamais ne perce l'écorce
Du chêne qui doit couvrir ton tombeau !

— Que ta blonde bru soit mère vaillante !
Que de son bon cœur s'épanche un bon lait !
Et qu'en sa maison, de marmots grouillante,
Aucun deuil jamais ne ferme un volet !
Que ta blonde bru soit mère vaillante ! »

C'est fort bien sonné, mes cloches, merci !...
Comme il faut pourtant, tôt ou tard, qu'on pleure,
Que sur chaque toit fleurisse un souci,
Sous peu de ma mort arrivera l'heure :
Vous me pleurerez, mes cloches, merci !

Vous serez aux mains de mon fils, j'espère,
Moi, dans le cercueil, raide, sourd, glacé ;
Comme je sonnai jadis pour mon père,
Lorsque près de lui l'on m'aura placé,
Mon fils sonnera pour moi, je l'espère !

Mais trêve aux pensers de mort et de deuil!
La noce déjà sort du porche; alerte,
Jeanne et *Marion,* cloches mon orgueil!
Suivons les époux par la plaine verte
Et bénissons-les jusqu'à mon vieux seuil!

VEILLE DE NOËL

A ma Fille.

Tes jours naïfs sont révolus,
Mon enfant; la nuit de Matines,
Le bon vieux Noël ne vient plus
Mettre un jouet dans tes bottines.

C'était très doux, je le sais bien,
Et nul plus que moi ne déplore
Ce vain savoir qui n'apprend rien,
Et par qui le cœur se déflore.

Être savant, quel rêve fou!
Quelle désolante chimère!...
O vieilles images d'un sou,
Saintes légendes de ma mère!

Vision de l'étable où sur
Un peu de paille, entre deux bêtes,
Vagit, descendu de l'azur,
L'Enfant promis par les prophètes;

Hommages naïfs des bergers
A ce futur pasteur des âmes;
Rois se hâtant vers lui, chargés
D'or, de myrrhes et de cinnames;

Massacre horrible d'Innocents,
Fuite vers l'Égypte lointaine,
Sur le pauvre âne aux pas pesants,
— Avec la halte à la fontaine!...

Tu crus à tout cela jadis;
Tu crus, sur la foi des images,
Que ce soir, loin du Paradis
Où sont les bergers et les mages,

Jésus venait voir, dans leurs lits
Plus chauds et plus doux que sa crèche,
Les enfants purs comme les lys
Éclos au bord d'une onde fraîche,

Et qu'il chargeait un beau vieillard
A la grande barbe givrée,
Vêtu de neige et de brouillard,
Mais bonhomme sous sa livrée,

D'aller, la hotte sur le dos,
Sous les plus pauvres cheminées,
Et de déposer des cadeaux
Dans les sabots des maisonnées...

Tu n'y crois plus, hélas! pourquoi?
Si Noël ne vient plus lui-même,
Ta mère le remplace, ou moi,
Et c'est toujours quelqu'un qui t'aime.

O ma fille! garde en ton cœur,
A l'abri du savoir sceptique,
A l'abri du rire moqueur,
Une petite fleur mystique.

Trace autour d'elle un frais jardin
Où ne souffle aucun vent de doute;
Cela te vaudra le dédain
Des sots qui passent sur la route;

Mais quand la commune douleur
S'en viendra frapper à ta porte,
Tu respireras l'humble fleur,
Et ton âme en sera plus forte.

BAVARDAGES DANS LES BOIS

Pour mes Neveux.

Dans le bois qui bourgeonne, au fond de la prairie,
Les geais au plumage vermeil
S'ebouriffent sous le soleil
Et jasent. Écoutons leurs propos, je vous prie!
L'un va disant : « Je me marie,
Je me marie! » Un autre, en aiguisant son bec,
— Un peu jaloux et d'un ton sec :
« D'où la prends-tu? D'où la prends-tu? De la Ramière,
Ou des Taillades du Gifou? »
Mais l'amoureux, gonflant le cou

Et dressant son bonnet à poil dans la lumière :
« De Lincou ! Je la prends de Lincou ! De Lincou ! »
Et tous de rire : « Il est donc fou ? tout à fait fou ?
— Et tu la prends sans dot ? » Lui d'une voix vibrante :
« On lui fait cinq cents francs, dont je touche la rente !
— Cinq cents francs ! — Cinq cent francs ! — Cinq
[cents francs !... » Par le bois
Ainsi s'en vont jasant, criant à pleine voix
Les geais que le printemps convie aux épousailles
Et dont un vieux berger m'a traduit les *gazailles**.

* Propos de *geais*, bavardages.

SOUS LES NOISETIERS

Au bord de l'étang bleu les beaux noisetiers blonds
De leurs rameaux souples et longs
Égratignent l'eau fraîche et claire,
Attroupant les menus fretins en argent vif,
Qu'une truite à l'œil de colère
Disperse d'un élan furtif.

Les noisetiers demain vêtiront leurs épaules,
Comme leurs doux frères les saules,
D'un feuillage tendre et soyeux;
Deux merles y viendront nicher, la libellule
Accrocher, dans son vol joyeux,
Le bout de son aile de tulle.

Mais nous, nous n'irons plus par les petits sentiers
Que surplombent les noisetiers,
O ma première et douce aimée,
Si lointaine et si douce encore après trente ans,
Fleur de mon enfance embaumée,
Pâquerette de mon printemps!

Nous n'irons plus par la prairie ensoleillée,
Dans l'herbe encor toute mouillée,
Vers ce nid par moi découvert
Et que tu voulais voir balancé dans les branches,
Sous un dais de feuillage vert
Étoilé d'églantines blanches.

Nous n'irons plus, parlant tout bas, pour approcher
Du nid sans en effaroucher
La chère couveuse craintive,
— Très émus, et nos mains s'effleurant quelquefois,
Tandis qu'en notre âme naïve
Nos quinze ans élevaient leur voix.

Et, pour hausser ton front jusques au doux mystère,
Mes bras te soulevant de terre,
Gerbe d'épis et de bluets,
Jamais, oh! jamais plus ne renoueront l'étreinte
Qui nous fit pâles et muets,
O pure enfant, aujourd'hui sainte!...

Bourgeonnez et feuillez comme en ces jours bénis,
Noisetiers, abritez des nids
Au milieu de vos branches souples;
Attirez, le dimanche, au bord des claires eaux
De beaux adolescents par couples
Amoureux d'azur et d'oiseaux!

Emplissez leurs cœurs neufs de chansons et d'ivresses;
Sur leur épaule, en longues tresses
Jetez le chèvrefeuille à fleurs,
Pour enchaîner ici les fous qui vont, sans doute,
Vers l'oubli, l'exil et les pleurs,
Loin du nid demain faire route!

LES CHAMPIGNONS

Au Docteur Loubrieu.

Deux longs mois de soleil torrides
Ont fait nos frais vallons arides
Et roussi l'herbe du coteau;
La terre a perdu son manteau
De blés, et semble avoir des rides.

Brusquement d'aveuglants éclairs
En longs zigzags hachant les airs
Ouvrent une brèche à l'orage;
Et la pluie et le vent font rage
Sur les champs fauves et déserts...

Et soudain une étrange flore
Multiforme et multicolore
S'étale aux yeux émerveillés :
Par le tonnerre réveillés
Les champignons viennent d'éclore !

Isolés au fond des halliers,
Groupés comme des écoliers
En vingt attitudes contraires,
Parfois deux à deux, comme frères,
Sympathiques et familiers,

Courts et ventrus, menus et grêles,
Noirs poussahs, fines demoiselles,
Nains difformes et grimaçants,
En corsets terreux ou luisants,
Lourds chapeaux ou fines ombrelles,

Ils peuplent les bois ténébreux,
Se pressent, encor plus nombreux,
Sur les mousses dans les clairières,
Embaument pâtis et bruyères,
Et falaises des chemins creux.

Roux comme l'or, bruns, rouges, fauves,
Pâles avec des dessous mauves,
Blancs comme des lys frais éclos,
Ou comme l'écume des flots,
Glabres comme des crânes chauves,

D'aspects parfois inquiétants,
— Têtes-de-morts, bolets-satans,
Pieds-de-rat, pets-de-loup énormes,
Sinistres de teint ou de formes
Et gonflés de poisons latents, —

Tous sur la glèbe solitaire
Ils ont surgi du grand mystère,
Parmi les éclairs et le bruit,
Furtifs, en hâte, en une nuit,
Ces fils étranges de la terre.

Quelques soleils vont les dorer,
Quelques limaces s'y vautrer,
L'averse amollir leur chair tendre :
— Un peu de fange, un peu de cendre,
Au grand giron tout doit rentrer.

LE JARDIN

Jardin merveilleux où ma prime enfance
Au milieu des fleurs apprit à marcher,
Sans aucun souci, ni d'autre défense
Que de me tenir loin du grand rucher!

Jardin vaste, ombreux, abrité, fertile,
Et qui m'attirait en toute saison,
Profond comme un bois, ceint d'eau comme une île,
Parterre ou désert, mais jamais prison!. .

Poiriers et pommiers — d'aucuns centenaires —
Se penchaient sur moi d'un air protecteur,
Et de leurs longs bras toujours débonnaires
Plaçaient les fruits mûrs juste à ma hauteur.

Haricots et pois grimpant à leurs rames
Faisaient des maquis où je m'égarais;
Des nids se cachaient dans leurs fines trames,
Et je m'y croyais au fond des forêts.

Plus loin un ravin à hautes falaises
Me semblait sinistre, avec ses rochers
Suintants, veinés d'ocres et de glaises
Où d'épais ronciers vivaient accrochés;

Avec sa cascade à la voix profonde,
Berceuse superbe à qui tant de nuits
J'ai dû le sommeil, et qui parfois gronde
Encore à présent sur mes longs ennuis...

Ma mère était là, d'ailleurs, attentive
A tout m'expliquer avec son grand cœur,
Depuis les travaux de la ruche active
Jusqu'à la chanson du pinson moqueur.

Et dans quelle école aux vieux murs moroses
Un savant nourri de lourds imprimés
Enseignerait-il ce que dans les roses
Apprend une mère à ses fils aimés?...

*
* *

Plus tard, revenu d'un lointain collège,
Je menais, tremblant, dans le vieux jardin
La mignonne enfant blanche comme neige
Dont les fins cheveux fleuraient bon le thym.

Je ne lui disais que choses banales;
Mais ma mère était là qui souriait,
Heureuse de nos amours virginales
Qu'en rêve, sans doute, elle mariait,

Comme elle nouait les vrilles fluettes
De la vigne au tronc des arbres-tuteurs,
Ou comme elle offrait aux jeunes avettes
Une ruche neuve aux douces senteurs...

*
* *

Ma mère n'est plus, et l'herbe vivace
Pousse sur sa tombe et dans le jardin
Où chaque saison un peu plus efface
Son doux souvenir déjà si lointain.

Ses ruches sont là, mais vides d'abeilles;
Ses arbres moussus croulent en morceaux;
Les ronces en fleurs étouffent ses treilles,
Et le bois voisin a pris ses oiseaux;

Et la pure Enfant loin s'en est allée,
Éprise soudain d'un mystique amour,
Et n'a pas revu la pauvre vallée
Qui depuis trente ans attend son retour.

Seule, l'eau toujours le long de la roche
Roule et chante ou pleure et fuit vers le bois;
Au clocher, là-haut, une vieille cloche
Mêle l'angélus du soir à sa voix.

Ma mère!... L'écho se tait. La nuit voile
Le Jardin désert, la Maison sans feu...
Mais sur le coteau s'allume une étoile :
Est-ce toi, ma mère, aux jardins de Dieu?

AU CABARET

Ce soir le cabaret flamboie;
Et sur ses bancs lourds et rugueux
Nos paysans — plus rudes qu'eux —
Ont assis leur soif et leur joie.

Çà, les rissoles au jambon
Cuites sous la cendre de l'âtre,
La saucisse en serpent noirâtre,
L'andouille qui fait le vin bon!

Çà, les bouteilles rebondies
D'où le petit clairet jaillit,
Qu'on vide vite, et qu'on remplit
Plus vite encor — sans perfidies!

Et les gras propos, les jurons,
Les rires épais en cascades,
Où s'entremêlent des bourrades
Sur les genoux et les dos ronds!

A nous les chansons des ancêtres,
A plein cœur comme à pleine voix,
Pour qu'on les entende des bois
Où les loups répondront peut-être!

Le doigt à l'oreille, conscrits,
Pour qu'un air au nôtre contraire
Ne nous vienne soudain distraire
De nos vieux refrains favoris!...

*
* *

Et maintenant une bourrée!
Qu'est-il besoin de violons?
La voix humaine et les talons
Sont l'orchestre de la contrée.

Un chanteur en sabots d'abord,
Et qu'on le hisse sur la table;
Qu'il s'y démène comme un diable,
Et boive sec et chante fort!

« — Allons, la mère, un tour ensemble
« Qui nous rappelle nos vingt ans! »
« — On dansait mieux de notre temps... »
Et leur chef branle et leur voix tremble.

Les jeunes gens, les beaux lurons,
Tournent comme des girouettes,
Accompagnant leurs pirouettes
De cris aigus et fanfarons,

Claquant des doigts par-dessus tête
Et dessous jambe tour à tour :
Le plancher n'est qu'un grand tambour
Où leurs talons font la tempête;

Et le cabaret enfiévré
Qu'une fournaise ardente où roule,
Dans un brouillard vineux, la houle
D'un Mardi-Gras exaspéré...

*
* *

Cependant minuit tinte; et, blême,
Parmi la neige et le brouillard,
Sur son cheval de corbillard
Arrive le maigre Carême;

Et buveurs, danseurs et chanteurs,
— Hors de raison et hors d'haleine, —
S'en vont vers le bois ou la plaine,
Dans la combe ou sur les hauteurs.

Des sabots clopinent dans l'ombre;
Un bout de refrain trouble encor
Un vieux coq, qui sonne du cor...
Puis au sommeil profond tout sombre.

Seule une vitre luit, jetant
Un levier d'or dans l'étendue.
« C'est quelque comète perdue. »
Dit un ivrogne en hoquetant.

Non; c'est le feu du presbytère
Où le curé fait pour demain
La cendre grise dont sa main
Marquera ton front pour la terre!

CIMETIÈRE NEUF

Vous avez fait, amis, un nouveau cimetière,
Riant, plein de soleil, aussi vaste qu'un pré,
Clos de murs, avec un portail en fer ouvré :
La paroisse y tiendrait aisément tout entière.

Il est hors du village, ainsi que le prescrit
Le Code ; et rien jamais de ses glèbes lointaines
Ne viendra troubler l'eau que puisent aux fontaines
Les vivants, ni l'air pur et froid qui les nourrit.

Vos morts y dormiront dans une paix profonde :
Rien des vivants n'ira non plus jusqu'à leurs lits;
Ils se trouveront là deux fois ensevelis,
Loin du jour importun et loin des bruits du monde...

*
* *

J'aimais mieux cependant le cimetière ancien,
Étroit et familier, abrité par l'église
Au midi, par l'école à l'est, et de la bise
Par les débris du vieux donjon patricien.

Je trouvais consolant et doux ce voisinage;
Le matin et le soir, quand sonne l'angélus,
On pensait un moment à ceux qui ne sont plus :
Les vivants et les morts faisaient là bon ménage.

Le dimanche, du fond des hameaux isolés,
Les petits-fils venaient saluer les ancêtres;
Et l'on s'en retournait tout pensifs sous les hêtres,
Chacun ayant prié pour ses morts et ses blés.

Et les marmots, le soir, en sortant de l'école,
Avant d'aller courir après les nids joyeux,
Sur les croix de bois noir levaient leurs beaux grands yeux,
Et se sentaient pour un instant l'âme moins folle;

Tandis que les vieillards perclus et grelottants,
Dans les jours froids d'hiver qu'un rayon illumine,
Venaient près du lézard chauffer leur maigre échine
Au mur le long duquel les morts dorment contents;

Et jusqu'aux amoureux qui, les mains enlacées,
En passant sous ce mur, par les soirs longs et doux,
Songeaient au dernier lit où s'en vont les époux,
Mariant l'Amour et la Mort dans leurs pensées...

Ah! vous avez grand tort de bannir vos défunts
Du village où sans doute errent encor leurs âmes;
Il faut garder la cendre où brillèrent les flammes :
Malheur à qui ses morts deviennent importuns!

MON ÉGLISE

Pauvre église sans style, humide, basse, obscure,
Je t'aime! — Oui, quoique ayant laissé par les chemins
La ferveur qui brillait, enfant, sur ma figure,
Et m'emplissait le cœur et me joignait les mains,

Je t'aime! Et je retourne une heure, les dimanches,
Avec l'humble troupeau qui sait prier encor,
Voir s'incliner toujours têtes brunes ou blanches
Sous la main qui bénit avec l'ostensoir d'or.

Longuement mes regards errent sur telles places,
Vers tels antiques bancs rangés le long des murs,
Et trouvent des vieillards aux attitudes lasses,
Où j'avais vu des fronts blonds comme les blés mûrs.

Et vainement je cherche, au lutrin, aux chapelles,
Dans la haute tribune où jadis ils chantaient,
Quelques aînés de marque aux voix rudes mais belles,
Dont les éclats, les jours de fête, m'enchantaient;

Tous se sont tus, et tous dorment près de l'église;
En me dressant je vois l'herbe fleurir sur eux;
Et j'attends, inquiet, que le vieux curé lise
Les noms des morts aimés, tous les jours plus nombreux.

Morts heureux cependant, car nul ne les oublie,
Car leurs enfants sont là, fidèles et pieux,
Et ce n'est pas en vain que leur voix les supplie
D'aider d'une oraison leur âme vers les cieux...

A présent plus d'un va vers la table mystique;
J'y vois aller surtout les filles aux yeux clairs
De celles avec qui nous chantions maint cantique
Jadis, les mêmes jours et sur les mêmes airs.

Et lentement un charme en mon âme pénètre;
Des pleurs montent, très doux, de mon cœur à mes cils:
Est-ce ma foi d'enfant naïf qui veut renaître?
Vais-je trouver un port à tous mes longs exils?

Je me laisse conduire au fil d'or de ce songe;
Je me refais petit, si petit que je peux,
Et dans ce bain mystique éperdument je plonge
Ma pauvre âme souillée à tant de bords fangeux...

Église, humble et petite église du baptême,
Des cantiques d'enfants, des amours éthérés,
Des purs bonheurs et des grands deuils, toujours je t'aime,
Et retrouve le calme en tes murs délabrés.

III

Vers la Maison

MAISON A CONSOLER

A Madeleine.

Je comprends que le soir où, — nouvelle épousée
Si loin de ta Provence en fleurs dépaysée,
Après un dur trajet par combes, monts et bois,
Tu pénétras enfin pour la première fois
Dans ma pauvre demeure, — en voyant ses murs sombres
Où le feu du foyer luttait avec les ombres,
Les solives portant le plafond enfumé,
Et la table rustique où, sur la toile bise,
Notre antique *kalel* en hâte rallumé
Se balançait ainsi qu'au souffle de la bise;

En voyant s'avancer vers toi — bons et joyeux,
Mais gauches et naïfs et déjà presque vieux —
Mes parents, qui t'aimaient, certes, comme leur fille,
Mais qui te le disaient en leur simple patois,
Sans phrases, mieux encor d'un serrement de doigts
Et d'un regard humide où l'âme tremble et brille,
— Tu dus sentir ton cœur étrangement serré :
Tel celui d'un enfant aux forêts égaré,
Qui craint de voir, du fond de sinistres repaires,
S'élancer tout à coup brigands, loups ou vipères,
Et crie en appelant, et veut fuir dans le noir...
Pourtant elle t'aima, malgré ses airs sévères,
Ma maison, — j'en suis sûr, — et dès le premier soir.
Elle t'aima de la tendresse d'une aïeule
Que ses enfants grandis longuement laissent seule,
Pour ses petits-enfants et leurs fraîches amours;
Ainsi que les vieux nids adorent les beaux jours
Qui les rajeuniront de leurs feuilles nouvelles,
De leurs airs printaniers et de leurs frissons d'ailes...

Rappelle-toi, d'ailleurs, l'aurore et le réveil,
Les abeilles entrant dans un rai de soleil,
Le moulin caquetant, la basse-cour joyeuse,
Et la grand'salle, encor la veille soucieuse,
Illuminant enfin, pour mieux te faire accueil,
La pierre du foyer et la pierre du seuil...

Oui, ma pauvre maison t'aimait... Et même, à l'heure
Où tous les êtres chers qui l'animaient alors

Sont partis, — la plupart pour aller chez les morts, —
Par les rameaux jaunis du poirier qui l'effleure
Sans doute elle se plaint de ne plus te revoir,
Toi qu'elle effaroucha d'abord, le premier soir,
Mais dont elle abrita longuement la chimère
De jeune mariée en rêve déjà mère,
Et ces bonheurs profonds, mais tremblants et voilés
Comme les fins bluets perdus dans l'or des blés...

Aussi, si tu m'en crois, quand l'été nous ramène
Dans nos forêts, descends quelquefois, en semaine,
Aux heures où fermiers et bêtes sont aux champs,
Vers ce logis muet aux souvenirs touchants;
Pousse la porte grise aux ferrures rouillées,
Et pénètre, furtive, en cette demi-nuit
Où, parmi les sanglots d'eau discrète qui fuit,
Pleurent sans fin de pauvres âmes esseulées;
Car les vieilles maisons, comme les vieilles gens,
Souffrent, j'en suis certain, des déclins affligeants,
Et veulent quelquefois être aussi consolées.

LES RETOURS

Ah ! combien triomphants les retours au Pays !
— Retour de l'écolier ou du soldat, qu'importe ?
Comme la vision se dresse, fraîche et forte,
Dans nos cœurs palpitants et nos yeux éblouis,
Du rustique clocher et du seuil de la porte !

Comme nous évoquons en nos rêves fiévreux,
— Des jours, des mois entiers avant l'heure bénie,
Puis en route, oublieux de la tâche finie,
De la cloche d'étude et du vieux mur lépreux, —
Les cloches de chez nous chantant leur litanie !

Comme tout nous sourit le long des vieux chemins :
L'arbre, le roc moussu d'où la source s'épanche,
L'oiseau qui nous salue au bout de chaque branche,
L'hôtesse qui s'écrie en nous tendant les mains,
Un travailleur là-bas, appuyé sur le manche;

Des inconnus levant leurs grands chapeaux déteints
Et nous disant : « Bonsoir, petit ! » d'une voix grave ;
Le vieux ravin sinistre où l'on s'engage en brave,
De longs abois de dogue en quelques mas lointains,
Le ruisseau qu'un moulin fait jaser comme un gave;

Et — soudain reconnu — le sommet arrondi,
Quelquefois surmonté d'un grand arbre en panache,
Au pied duquel on sait que notre toit se cache,
Bien abrité du nord, l'escalier au midi,
Avec la basse-cour où le vieux coq se fâche !...

Plus qu'une lieue ! Allons, un coup de vin, debout,
A la dernière auberge... et vite l'on s'échappe...
Tout à l'heure, là-bas, les coudes sur la nappe
Et le dos à la flamme où la marmite bout,
On oubliera si bien les douleurs de l'étape !

Vite ! vite !... Et pourtant on ralentit son pas,
Dans la tiède douceur qui sort du crépuscule ;
Sur le point d'arriver, il semble qu'on recule ;
On voudrait débarquer de jour, on n'ose pas,
Car on craint de pleurer et d'être ridicule...

Descends donc, tendre nuit aux longs voiles cendrés,
Estompe les coteaux, les arbres et les roches;
Laisse venir vers nous les angélus des cloches,
Et les flûtes de nos ruisseaux au fond des prés,
Et l'exquise langueur des natales approches!...

*
* *

On arrive. — Voici les premières maisons,
L'une depuis longtemps lourdement endormie,
L'autre d'où sort encore une rumeur amie
Et de vagues clartés s'échappant des tisons,
Et le chant des grillons berçant cette accalmie.

On presse le loquet : « C'est moi! » Moment divin!
— Surtout quand nul n'attend la soudaine arrivée,
Quand toute la famille, en hâte relevée,
S'ébahit et s'exclame en des baisers sans fin
A celui dont le sort si longtemps l'a privée!...

*
* *

Pourquoi faut-il parfois de tragiques retours
Vers le lit d'un mourant aimé qui nous appelle ?
On voudrait dévorer la distance rebelle,
Et crier : « Ne meurs pas ! je suis ici ! j'accours ! »
Mais dans les bois le vent fait sa plainte éternelle ;

Et le gouffre répond par la voix des torrents,
Et les arbres tordus menacent les nuées
De cris aigus, de craquements et de huées.
Entendez-vous passer, par tourbillons errants,
Les âmes mortes en feuilles mortes muées ?...

Amis, n'ayez jamais que des retours joyeux !
Lorsque à votre berceau le destin vous rapporte,
Ne trouvez au foyer jamais la flamme morte,
Jamais les volets clos, ni les bras, ni les yeux,
Ni jamais un cercueil derrière votre porte !

RACINÉS ET DÉRACINÉS

A Maurice Barrès.

Ils sont là huit ou dix, dans le champ ou la vigne,
— Pioche ou bêche à la main, épars ou bien en ligne,
Hommes mûrs, jeunes gens, des femmes quelquefois,
Les sabots enfoncés dans la glèbe attiédie,
Le dos courbé sous le soleil qui l'incendie,
A peu près sans regard, sans haleine et sans voix.

Ils vont plantant, semant, sarclant, selon leur force,
Poussant jusques au cœur, ou glissant sous l'écorce
Tige, racine ou graine, espoirs lointains ou prompts,
Aprement, sans répit, dans la hâte et la fièvre
Des beaux jours revenus, l'amertume à la lèvre
De la sueur coulant des fronts.

Là-bas, le hêtre feuille au bord du bois qui chante;
Près d'eux, sur le coteau, dans leur pudeur touchante
Rougissent les pêchers; et là-haut, dans l'azur,
L'alouette en montant se grise de lumière...
— Le paysan poursuit sa tâche coutumière,
Les yeux rivés toujours sur le sillon obscur.

*
* *

Mais un coup de sifflet strident perce l'espace;
Un grondement le suit : le train débouche et passe
Et fuit dans la fumée épaisse en haletant...
Les rustiques, surpris, ont redressé l'échine,
Et fixé leurs yeux las sur la lourde machine
Qui se hâte car on l'attend.

Eux, dont les pieds sont pris dans la glaise natale,
Comme les ceps tordus que la colline étale,
Ils regardent passer courant vers l'horizon
La tribu des errants que le destin charrie,
Comme l'herbe séchée et la feuille flétrie
Que promènent les vents de l'arrière-saison.

Ils regardent passer, en ce convoi de rêve
Volant vers la cité, vers le mont ou la grève,
L'ambition, l'ennui, la chimère, le deuil,
Les longs espoirs déçus, la soif inassouvie
De tous les vains bonheurs qui dévorent la vie
Quand on s'est exilé du seuil.

Puis lentement, tournant le dos à la vallée
Où décroît le fracas de la fuite affolée,
Le paysan reprend son labeur obstiné,
Enfonçant plus avant ses orteils et sa pioche
Dans la terre fumante ou le creux de la roche
D'où nul souffle nouveau ne l'a déraciné.

*
* *

Seuls, à l'écart un peu, l'œil perdu dans leur songe,
Deux amoureux, tandis que le train hurle et plonge
Sous la montagne morne où finit l'horizon,
Sentent leur cœur troublé du passage d'une ombre;
Car Lui va s'en aller vers la caserne sombre,
Elle, l'attendre à la maison.

Il s'en ira bientôt par cette même voie,
Emportant avec lui pour longtemps toute joie,
Les bons regards, les doux propos par les chemins,
Le charme de ces champs fleuris de leur tendresse,
Les travaux en commun, — si doux! — et la caresse
De l'épaule à l'épaule et des mains dans les mains.

Lui, — triste de quitter la petite Payse
Au teint clair, aux cheveux dorés, à l'âme exquise, —
Ouvre pourtant son rêve à des bonheurs lointains;
Mais Elle tremble, hélas! qu'après plusieurs années,
Il ne revienne aux lieux où leurs amours sont nées
Le cœur vide et les yeux éteints;

Ou que même la Ville à jamais ne le garde;
Et qu'après les longs jours de fièvre où l'on regarde
Le chemin par lequel le promis s'en alla,
Elle ne reste seule à jamais, vieille fille,
Sans gaîté, sans espoir, sans amour ni famille,
Fleur sèche de la lande où le vent la brûla.

Ah! malédictions sur vous, Cités ogresses,
Mangeuses de cœurs chauds et de jeunes tendresses,
Qui dépeuplez nos champs des beaux semeurs de blé!
Quand donc un Laboureur aux géantes charrues
Fera-t-il des sillons larges comme des rues
Sous votre granit écroulé!

LES DÉPARTS

A Izoulet.

Depuis plus de trente ans je refais ce voyage,
Tous les ans à pareille époque; et tous les ans,
Le même jour, au même endroit, — sans que ni l'âge,
Ni l'amitié, ni l'art aux appels caressants
Aient pu diminuer le regret que je sens, —
Je pleure en quittant mon village.

J'avais cru que le jour où ma vieille maison
N'aurait plus un vivant pour m'en ouvrir la porte,
Mon cœur plus aguerri de saison en saison
Laisserait, au départ, mon âme un peu plus forte;
Car, en effet, pourquoi pleurer quand il n'importe
Qu'aux morts dormant dans le gazon?...

Or comme aux premiers temps où, dans une agonie,
Je m'arrachais des bras des miens tout éplorés,
Mon âme saigne encor d'une angoisse infinie
A quitter ce vieux toit, ces champs, ces bois, ces prés
Que j'aurais dans mes vers à jamais consacrés
Si le cœur donnait le génie.

*
* *

Plus que trois jours, plus que deux jours, un jour, un seul!
Plus qu'une seule nuit, triste et pourtant trop brève,
A passer au foyer, dans le lit de l'aïeul
Et du père, — attendant que l'aurore se lève
Pour reprendre sa route et poursuivre le rêve
Qu'eux ont fini dans le linceul!...

Debout! le coq le crie et la cloche et l'écluse,
Le nuage qui passe et le soleil qui luit,
Et la brise aux forêts donnant sa voix confuse,
Tout ce qui court, travaille et se hâte et s'enfuit...
Debout! il faut qu'un peu de fumée et de bruit
Quelques jours encor nous abuse!

Et l'on repart, le cœur serré, des pleurs aux yeux
Rien qu'à quitter des murs, un verger solitaire,
Des bêtes, des voisins qui connurent nos vieux,
Des arbres dont le front nous fait un signe austère,
Comme pour nous montrer leurs pieds pris dans la terre
Où reposent tous les aïeux.

Et tout ce qui demeure à son tour nous supplie
De rester : seuil, jardin, clocher, doux horizon;
Les infinis liens dont la glèbe nous lie
Du petit coin natal nous font une prison,
Et le cercle magique autour de la maison
Mille fois sur nous se replie...

Ah! quel mystère en toi, Terre que nous foulons
De nos premiers sabots d'écolier ou de pâtre,
Maigre et dure parfois, mais qui prends nos talons,
Ainsi qu'avec la main une mère idolâtre,
Roche dont notre père a fait le seuil et l'âtre
D'où les fous nous nous exilons!

Quelle force cachée et pourtant souveraine,
Quelle vertu secrète et que rien n'affaiblit!
Jeunes, nous la bravons; vieux, elle nous ramène
Vers l'antique foyer et vers l'antique lit,
Et vers le sol connu qui nous ensevelit,
Ainsi que le sillon la graine...

*
* *

Départs, tristes départs! — D'abord, aux matins froids
D'octobre, pour aller en un lointain collège;
Nos mères nous menaient, pleurantes, à la croix
Du carrefour, où sur ces adieux qu'on abrège
Le doux Crucifié par qui tout deuil s'allège
Pleurait avec elles, je crois.

Puis départs de conscrits que la caserne appelle...
Leur promise, la nuit, a juré sous l'auvent,
Dans un très long baiser, qu'elle serait fidèle.
Ils partent, — quelques vieux en larmes les suivant
Jusqu'à leurs petits biens où, plus encor qu'avant,
Le sol va leur être rebelle...

Et que d'autres départs dans la vie espacés,
Faits de l'arrachement de fibres douloureuses,
De morceaux de nos cœurs aux églantiers laissés,
De sanglots maternels et de pleurs d'amoureuses,
Et de ces longs regards qu'ont les faces terreuses
Des moribonds déjà glacés!

Jusqu'à ces noirs départs que ne pleure personne,
— Ceux qui pourraient pleurer, hélas! étant partis
Pour des pays dont le retour jamais ne sonne; —
Départs bien plus amers, par nous seuls ressentis,
Et qui sont l'abandon de nos défunts blottis
Sous l'herbe haute qui frissonne...

Ah! puissé-je toujours ignorer ces adieux!
Puissé-je ne jamais quitter le sol que j'aime
Sans voir quelqu'un pleurer et me suivre des yeux
Jusqu'au tournant du vieux chemin toujours le même,
Où sur sa croix le pauvre Christ, toujours plus blême,
Incline son front soucieux!

Et puisse enfin la voix impérieuse et tendre
De la glèbe natale et du foyer en deuil
Parler plus haut, — si haut, que mon âme, à l'entendre,
En oublie à jamais les chemins de l'orgueil,
Et que j'aille vieillir au soleil sur le seuil
De ma Maison qui doit m'attendre!

PAR LES VIEUX CHEMINS

« Toujours regretter ce qu'il a perdu, toujours s'égarer dans les souvenirs, toujours marcher vers la tombe en pleurant et s'isolant : c'est l'homme. »

CHATEAUBRIAND *(Mémoires d'Outre-Tombe)*.

PAR LES VIEUX CHEMINS

Je les ai célébrés dans un livre autrefois,
Ces vieux chemins qui vont du village à la ferme,
Et de la ferme vers les champs et vers les bois,
Ou se perdre en sentiers dans la lande sans terme,

Et j'ai plaint les aïeux qui de leurs durs talons
Et du piétinement de leurs lourds attelages
Les ont tracés sur les sommets, dans les vallons,
Lentement, à travers les glaises et les âges.

J'ai dit — trop longuement, sans doute — les secrets,
Les doux secrets nichés au creux de leurs asiles,
Mes vœux d'adolescent, mes amours, mes regrets,
— Tout le vain bruit qu'on fait des lointaines idylles...

Aujourd'hui j'erre encor par ces chemins couverts.
Ils n'ont guère changé : les mêmes sources fraîches
Y jaillissent du pied des vieux houx toujours verts
Où la cognée a fait à peine quelques brèches.

Les talus sont encor plus fleuris, plus herbeux,
Car on a fait plus loin de larges routes droites
Où passent les charrois de chevaux et de bœufs,
Et la ronce a rendu nos sentes plus étroites.

Et j'y marche, en songeant à ceux qui ne sont plus
Et dont me parle seule une gardeuse d'oies
Surprise à réciter tout haut son angélus,
Ou le vieux mendiant fidèle aux vieilles voies.

Aux carrefours les croix de chêne ou de granit,
Chancelantes, les bras enguirlandés de mousse
Portant un Christ émacié qui vous bénit,
Montent d'un piédestal croulant dans l'herbe rousse.

Je m'assois longuement où ma mère priait,
J'écoute sangloter la source sous la haie,
L'abeille bourdonnant sur la sauge et l'œillet,
Le geai surpris fuir en criant vers la futaie...

Soudain la cloche tinte au petit clocher bleu :
Quelqu'un est né... quelqu'un est mort... La mort ! la vie !
O claire bienvenue ! ô déchirant adieu !
Et qu'on est vite au bout de la route suivie !...

* * *

Je rentre. Et des chemins profonds où j'ai vagué,
— Au lieu de nids pillés jadis après l'école, —
Je rapporte, rêveur contrit et fatigué,
Des vers sur ce passé que chaque jour me vole ;

Des regrets et des pleurs, des colères parfois
Contre les déserteurs des glèbes maternelles,
Contre les bûcherons des âmes et des bois,
Pionniers d'un progrès qui supprime les ailes ;

Mais aussi des élans et des retours pieux
Vers les gestes et les croyances des ancêtres,
L'amour des frais aspects dont s'emplirent leurs yeux,
Et le goût retrouvé de leurs vertus champêtres,

Et le vœu — maintenant que ces vers envolés
Me rendront quitte envers l'orgueil et la chimère —
De vivre en ces chemins à tous les yeux voilés,
Et de ne plus chanter que les chants de ma mère.

I

A travers les Saisons

PAR LES VIEUX CHEMINS

LE MERLE CHANTE

Le grand vent d'autan de sa chaude haleine
A déjà fondu les neiges en plaine
Et dans les vallons;
Seuls les hauts sommets font encor risette
A l'hiver fuyant qui de loin leur jette
Grésil et grêlons.

Le seigle verdit sur les pentes douces;
Dans les coins tiédis, étoilant les mousses,
La jonquille d'or
S'ouvre aux clairs rayons tombant des ramures,
Le ruisseau reprend vie et frais murmures,
Mais le grand bois dort.

Il dort dans la paix qui succède aux crises,
Il dort en rêvant sans doute des brises
Qui l'éveilleront,
Lui rendront bientôt les oiseaux fidèles,
Des propos d'amour dans des frissons d'ailes,
Et des nids au front.

Alors, par un soir souriant et rose,
Dans la combe obscure encore et morose
Tout à coup s'entend
Un humide appel de flûte lointaine :
C'est, dans le vieux houx, près d'une fontaine,
Le merle chantant.

Il chante, les yeux emplis de lumières,
La narine ouverte aux senteurs premières
Du sol en éveil;
Il chante, et son bec — jonquille fleurie —
Tendu vers l'azur, on croirait qu'il prie
Dieu dans le soleil.

Il chante, et soudain des millions d'êtres,
Du fond des ravins aux cimes des hêtres,
Ont comme un frisson,
Bénissent l'appel du doux coryphée,
Tâchant d'accorder à sa flûte-fée
Leur humble chanson.

Il chante, et là-haut la ferme pensive
Trouve la voix d'or si persuasive
Que de son portail
Elle laisse fuir pastoureaux et bêtes,
Et de son rucher les fines avettes
Volant au travail;

Tandis qu'au clocher les cloches pieuses
— Pleurantes hier, aujourd'hui joyeuses —
Lèvent leurs battants
Pour porter plus loin la bonne nouvelle :
Que le merle chante au bois, et révèle
Pâque et le Printemps.

MI-CARÊME

Mi-carême! — Je sais là-bas un écolier
Que ce mot remplit d'allégresse,
Qui le murmure ainsi qu'une lente caresse
En s'endormant sur l'oreiller.

Mi-carême! — Pour lui, c'est Pâques qui s'approche,
C'est le village et la maison,
Et dix longs jours d'air pur et de libre horizon
Aux sons joyeux d'une autre cloche.

C'est sa mère venant l'éveiller le matin ;
C'est, par les fenêtres ouvertes,
Le doux bruit du rucher, et quelques pousses vertes
Dans les hêtres du bois lointain...

Ah ! ce bois ! Quel collège aux plaisantes études !
Quels maîtres tendres et savants :
Bruits des sources, appels des nids, chansons des vents,
Douces terreurs des solitudes,

Enveloppement frais et presque maternel,
Effleurement souple des branches,
Senteur des merisiers dont les robes sont blanches
Ainsi que des nappes d'autel !

Chant du merle flûtant dans la combe abritée,
Et loin, très loin, je ne sais où,
Montant timide encor, le salut du coucou,
Dont la forêt est enchantée !

*
* *

Mi-carême ! — Je sais là-bas un écolier
Qui ce soir se promène en rêve
Dans les bois pleins d'oiseaux, de parfums et de sève...
Ah ! n'allez pas le réveiller !

Il dort et songe ainsi depuis quarante années.
Tout change autour de lui : les siens
Sont morts, et ses amis sont presque des anciens ;
Ses amours sont toutes fanées...

Et lui rêve toujours dans son petit lit blanc,
Au fond du dortoir de l'école ;
Et toujours sur son front, comme un bel essaim, vole
Tout son pauvre passé tremblant.

Et vous l'aimez, sans doute, et l'imitez peut-être,
Cet incorrigible écolier
A qui les ans n'ont pu jamais faire oublier
Le petit nid qui le vit naître,

Et que grise soudain du cœur et du cerveau
La saison à jamais bénie
Dont nos pères, voyant la Terre rajeunie,
Disaient si bien : « Le Renouveau ! »

LES RAMEAUX

L'ACRE senteur des buis verts
Flotte aux porches des églises,
Et c'est la fin des hivers,
Et c'est le retour des brises;

Et c'est l'âme des forêts
Apportant à la grand'ville
Des rappels de chemins frais
Et des souvenirs d'idylle;

Apportant aux exilés
Que l'orgueil chargea de chaînes
Le désir de voir les blés
Reverdir le long des chênes...

Mais c'est aussi, pour vous tous
En qui Dieu voudrait renaître,
Le parfum lointain et doux
Qui parle du tendre Maître,

Qui vous rappelle le jour
Où par les chemins rustiques
Il allait, prêchant l'amour
Et les beaux espoirs mystiques,

Puis entrait — triomphateur
Que guettent les gémonies —
Sous un hosanna menteur
Et l'arc des palmes unies,

Dans la perfide Cité
Meurtrière aux doux prophètes,
Un Paris d'alors, vanté
Pour ses vices et ses fêtes,

Où sitôt l'arbre des bois,
Dépouillé de sa verdure,
Allait s'ériger en croix
Ignominieuse et dure,

Et sitôt les rameaux verts
Pousser leurs longues épines
Pour faire sur l'univers
Pleuvoir les gouttes divines.

POUR UNE MORTE

MARS déjà penche vers Avril
Son visage, à la fois morose
Et rieur : soleil et grésil,
Bois nu mais déjà teint de rose.

Sous une haie, au plein midi,
Se risquent quelques pâquerettes,
Et maint oiselet enhardi,
A ses amours conte fleurettes.

Les ruisseaux font leur gazouillis
Sous les aulnes gonflés de sève;
Des senteurs montent des taillis,
Qui poussent les bergers au rêve;

La Terre a comme un long frisson
Qui la secoue et la réveille;
Le blé monte, et dans sa chanson
L'alouette s'en émerveille...

*
* *

Mais toi qui, malgré la douleur,
Tous les ans, aux premières brises,
Reprenais un peu de couleur
Et l'espoir de voir les cerises;

Toi que l'*alleluia* pascal
Redressait pour quelques semaines,
Triomphante presque du mal
Qui vidait lentement tes veines,

Tu fermes les yeux pour jamais
A l'heure où la pervenche s'ouvre,
Et la fleur d'or de nos sommets
Va parer le sol qui te couvre!

*
* *

Ainsi l'on ne te verra plus
Douce et pensive à ta fenêtre,
Regardant s'avancer le flux
Des feuillages de hêtre en hêtre,

Et celui des fleurs en manteau
Du prunier au poirier s'étendre,
Puis au pommier, sur le coteau
Où ton jardin semble t'attendre...

Et tu n'entendras point chanter
Dans les hauts châtaigniers la grive,
Ni l'hirondelle t'apporter
Son frais bonjour dès qu'elle arrive.

Les cloches pascales diront
La résurrection divine,
Mais les autres seuls entendront
Et descendront de la colline;

Et dans ce réveil triomphant,
Dans la printanière allégresse,
Rien de toi ne sera vivant
Que ton image en ma tendresse,

Et peut-être, au jardin des Morts,
— Symbolisant ton âme active,
Sur les fleurs où renaît ton corps, —
Le vol d'une abeille furtive.

PÈLERINAGE

ALLER

Oui, j'ai, depuis six ou sept ans,
Repris la très chère habitude
D'aller saluer le printemps
Dans mon Rouergue pauvre et rude.

Et les hivers ont beau neiger
Sur mes cheveux et sur ses cimes,
Des cœurs mourir, d'autres changer,
Même parmi les plus intimes,

Toujours, dès que renaît avril,
— Pauvre oiseau lassé de sa cage, —
Sous le soleil ou le grésil,
Je refais le pèlerinage.

* * *

Jeudi-Saint. — Sous son rocher noir,
Capdenac me rouvre sa porte,
Terrible à qui s'en va, le soir,
Au gré du destin qui l'emporte,

Mais douce et pleine de clarté
Quand — fût-ce pour une semaine —
Au Rouergue un jour déserté
Notre étoile enfin nous ramène!

Bords du Lot aux frais peupliers
Dont les pousses tendres verdissent;
Pays noir, enfers familiers
Où les enclumes retentissent;

Marcillac aux coteaux fleuris
D'amandiers blancs, de pêchers roses,
Causses aux plateaux encor gris
Qu'illustrent des dolmens moroses;

Enfin, là-haut, sur un rocher,
Au bout de la route en spirale,
Rodez érigeant son clocher
Au-dessus de sa cathédrale!

*
* *

Rodez! la halte, les amis,
Cœurs qui battent, mains qui s'étreignent;
Mille souvenirs endormis
Qui, dans ces murs, chantent ou saignent!

« Rappelle-toi! rappelle-toi! »
Disent les pierres d'un air tendre;
Et l'on retrouve un peu de foi
A remuer beaucoup de cendre.

On s'attarde à faire le tour
Des vieux remparts à giroflées
D'où se sont, hélas! envolées
Nos pures chimères d'un jour!...

*
* *

Puis, en route! Des voix connues
M'appellent vers mon Ségala,
Derrière les cimes chenues
Où mon enfance s'écoula...

La Mouline!... châtaigneraie
Où je dénichais de vieux ducs
Avant ce bruit qui les effraie
De trains sur les clairs viaducs;

La Primaube! nom de lumière,
D'où l'on dévale si gaîment,
Au trot de quelque poulinière
Vers le Viaur froid et fumant;

Bonnecombe, déshonorée
Depuis vingt ans par les maçons,
Mais jadis ruine sacrée
Sous ses ronces... Muse, passons!

Bois mutilés par des Vandales,
Et si beaux quand j'étais enfant;
Rocs d'apparences féodales,
De leurs créneaux vous poursuivant;

Grandfuel et ses antiques arches
Où personne ne passe plus;
Puis des châtaigniers patriarches
Et des chênes aux flancs velus;

Salmiech dans sa gorge abritée
Où toujours jase le Céor...
Et puis de nouveau la montée
Parmi des châtaigniers encor!...

*
* *

Croupes du Bas-Lagast, beaux hêtres,
Fiers et sveltes piliers des cieux,
Dont les pères à nos ancêtres
Faisaient le cœur religieux;

Haut-Lagast sur lequel tournoie
L'hiver morne dix mois de l'an,
Et toujours quelque oiseau de proie,
Lourde buse ou maigre milan,

Salut! — Certes, je te préfère
Roupeyrac plus clair et plus doux,
Dont le silence est moins sévère,
Dont plus d'oiseaux peuplent les houx;

Mais j'aime ton sommet sauvage
Planté sur notre Ségala.
Comme une tour sur le rivage
Rappelant ceux qu'on exila...

***

Et tout à coup l'horizon s'ouvre :
« Les Cévennes ! le Canigou ! »
Dit l'étranger... Moi, je découvre
Mon petit clocher dans un trou...

La route à travers les bruyères
Zigzague, et l'on reprend le trot.
Voici les landes familières
Où je fus un temps bergerot.

Le petit bois où déjà niche
Le merle, précoce amoureux ;
Une alouette de la friche
Monte et dit son salut heureux.

Les prés dans les combes verdissent,
Les guérets fument au soleil,
Et des sonnailles retentissent
Dans l'air calme du grand réveil.

Fournols, Crassous... Les fermes rient
Au milieu des pruniers en fleurs;
Des geais passent qui se marient,
Énamourés ou querelleurs.

Les cloches ont fini leurs jeûnes
Et carillonnent doucement;
Paysannes vieilles et jeunes
Vont à confesse lentement.

Plus d'une sans doute est la fille
De celles que j'aimais jadis;
Sous leur front clair leur regard brille,
Tous deux francs sans être hardis...

Voici le nouveau cimetière :
Il se peuple un peu chaque jour.
On y fait des tombeaux de pierre
Pour nos pauvres gens de labour...

Le cimetière ancien incline
Dans l'herbe tristement ses croix,
Au pied d'une grande ruine
Qui fut un donjon autrefois.

Et toujours l'humble clocher sonne...
Et ma maison m'a reconnu!...
Ma maison? Il n'en sort personne :
— Pourquoi donc suis-je revenu?

PÈLERINAGE

RETOUR

Et pourtant malgré les tristesses
Qui me guettaient sur ce vieux sol
D'où tant d'âmes ont pris leur vol
Qui m'ont nourri de leurs tendresses;

Malgré les vides douloureux
Parmi les choses et les êtres,
— Coupes d'arbres et morts d'ancêtres, —
Et mes deuils toujours plus nombreux;

A l'heure où Paris me rappelle,
J'éprouve comme en moins de rien
Mon cœur redevenu terrien
Au nouvel exil est rebelle.

*
* *

Pasquettes! — De frais carillons
Dans l'air tiède et clair s'éparpillent;
Partout les alouettes trillent
Dans l'azur ou sur les sillons.

Il faut partir, — au moment même
Où peut-être avec la forêt
Le poète reverdirait,
Replanté sur le sol qu'il aime.

Partir! gravir péniblement
La côte gaîment descendue;
Sentir croître, avec l'étendue,
La douleur de l'arrachement;

Malgré soi retourner la tête
Pour regarder le clocher bleu
S'enfoncer encor peu à peu
Dans le fond du vallon en fête!...

*
* *

Le Lagast, sombre l'autre jour,
Sourit aussi par ironie,
Et s'emplit de claire harmonie,
Car ses oiseaux sont de retour.

Et plus je vais, et plus la route
Se borde de gazons en fleurs;
Les sources jasent, et les pleurs
Sourdent de mon cœur en déroute.

Et plus je souffre de tourments,
Et plus autour de moi tout chante,
O terre adorée et méchante
Qui martyrises tes amants!

*
* *

Salmiech, sous la neige odorante
Des pommiers, brille et disparaît.
Ce serait un si doux arrêt
Au bord de l'eau toujours courante!

Mais non, marche toujours, vieux fou,
Vers la Ville inhospitalière !...
Dans les bois de la Grifoulière
J'entends le merle et le coucou.

Saint-Sauveur là-bas se profile
Parmi ses arbres noirs de gui ;
Son clocher dans l'air alangui
Déroule un pieux cantabile

Auquel, dans le ravin profond,
En usant le roc qui l'entrave,
Le Viaur de sa basse grave
Religieusement répond...

Et Bonnecombe est dépassée,
Les bois finis... Le Ségala
— Le mien — ne va pas au delà :
Reste ici, mon âme blessée !

*
* *

Et Rodez surgit, mais sa tour
N'est vraiment grande et vraiment belle
Que quand son geste nous rappelle ;
Un clocher n'est doux qu'au retour.

Puis, des adieux, des mains serrées,
Des « Au revoir ! » Peut-être aussi
Un regard de pleurs obscurci
Sous des paupières adorées.

Puis la gare, le train, la nuit,
Quelques sanglots que l'on refoule,
Et l'impression que l'on roule
Sur une mer d'encre et de bruit.

Que m'importe le paysage,
D'ailleurs ? Plus il est jeune et frais,
Plus amers seraient mes regrets
De le voir fuir sur mon passage.

Non, cher pays, reste caché !
Sois longue, ô nuit qui me le voiles,
Et sois sans lune et sans étoiles...
— Foyer perdu, soleil couché !

CONGRÈS POUR LES ABEILLES

C'EST en Rouergue qu'il se tient;
La nouvelle qui m'en parvient
Fait comme un bruissement d'ailes;
Et j'imagine, s'il l'entend,
Que le doux Virgile est content
Sur la prairie aux asphodèles.

Oui, mais ce congrès rouergat
Original et délicat,
Amis, quel est donc son programme?...
— Vers nos ruchers silencieux
Rappeler les essaims joyeux
Qui de nos vergers étaient l'âme?

Retrouver les secrets perdus
De les voir, en juin, suspendus
Aux vieux poiriers par grappes grises;
De les attirer en chantant
Vers la ruche qui les attend
Sous le mur à l'abri des bises?

D'avoir encore, en la saison,
La cire et le miel à foison,
Ainsi que du temps du grand-père,
Et de faire que le passant,
A voir le rucher florissant
Dise : « La maison est prospère! »

En ce cas, je suis avec vous,
Puisque de ce passé si doux
Où de plus en plus je m'enferme
Je voudrais revoir le décor,
Tout au moins... et l'abeille encor
Butiner autour de la ferme.

*
* *

Mais quoi? vous êtes des savants :
Ce que nous racontaient, enfants,
Nos aïeules sur les avettes
Vous ferait sourire tout bas,
Au milieu des doctes débats
D'où seront exclus les poètes.

Vous traiteriez de conte bleu
Que l'abeille est fille de Dieu,
Qu'il faut la donner, non la vendre,
Et qu'elle quitte le rucher,
Pour un creux d'arbre ou de rocher,
Dès qu'on ne sait plus la comprendre;

Qu'elle fuit les cœurs fiers et durs,
Les paresseux et les impurs,
Celui qui sacre et qui blasphème;
Que pour avoir beaucoup d'essaims
Il faut brûler la cire aux saints
Et donner du miel... à qui l'aime.

Qu'elle prospère chez les gens
Comme elle fins et diligents
Et d'âme pieuse et sereine;
Qu'elle aime les doux et les forts,
La ferme où l'homme est roi dehors,
Mais où, dedans, la femme est reine.

Qu'elle veut qu'on aille souvent
La cajoler comme une enfant,
Et qu'à l'abri de sa muraille,
Une heure, le dimanche au soir,
Près des ruches vienne s'asseoir
La fermière avec sa marmaille;

Et que l'aïeule aussi parfois
Y psalmodie à demi-voix,
Ses patenôtres ingénues,
Dût-elle, aux doux parfums du miel,
S'endormir en rêvant du ciel,
D'où les abeilles sont venues...

C'est avec ces contes pourtant
Que près du vieux rucher chantant
Nous ont bercés nos tendres mères :
Ah! bons savants, nous rendrez-vous,
Avec leur sourire si doux,
Nos abeilles et nos chimères?

VIEUX MUR

J'ÉTAIS le petit écolier en blouse
Qui s'en va musant le long du vieux mur,
Regarde feuiller avril, et jalouse
L'oiseau qui le raille et fuit dans l'azur.

Le vieux mur était tapissé de mousses
Et criblé de trous pleins de nids joyeux.
Là-haut les lilas, sous leurs jeunes pousses
Abritaient des fronts aux cheveux soyeux.

Je voyais partir et rentrer, sans trêve,
Les moineaux aux nids emplis d'oisillons;
Mais je n'allais pas encore, en mon rêve,
Jusqu'aux frais lilas dans les cheveux blonds.

Roméo naïf prompt aux escalades
Des nids, je grimpais le long du rocher;
Des rires là-haut perlaient en roulades :
Je lâchais la branche et m'allais cacher.

Aujourd'hui, songeur à la tempe grise,
Parfois en ces lieux je repasse encor;
Les lilas en fleurs embaument la brise,
Et le mur est là comme un vieux décor.

Et d'autres moineaux y couvent sans doute
Dans des nids pareils à ceux de jadis;
Mais ce n'est plus eux qu'à présent j'écoute :
Mes yeux et mon cœur se sont enhardis.

Qui donc sur le mur sourit et se penche?
Dans quels fins cheveux fleuris-tu, lilas?
Où sont à présent les yeux de pervenche?
Où les rires frais aux railleurs éclats?

Hélas! ces cheveux coiffent les grand'mères
D'autres écoliers naïfs et mutins :
Les yeux bleus, pleurant de belles chimères,
Ont pâli, sans doute, ou se sont éteints;

Et les rires clairs des bouches vermeilles
Se sont envolés... Demandez aux vents
Voleurs de parfums, de fredons d'abeilles,
De chansons d'oiseaux et de vœux d'enfants!

LES CHÊNES

Ils ont bien sept ou huit cents ans, ces quatre chênes
Groupés sur le chemin du bois, seuls survivants
De tant d'autres fauchés par la hache ou les vents,
— Derniers anneaux des deux mystérieuses chaînes
Qui liaient la forêt, pour les cœurs et les yeux,
Aux toits de chaume des aïeux.

Les générations ont passé sous leurs branches
Couvertes d'émeraude ou d'or, ou de frimas;
Et tous les rustres en sabots, sortant du mas
Pour aller prendre au bois des poutres ou des planches,
Ont imprimé les clous protégeant leurs orteils
Sur ceux des chênes, tout pareils.

Mais sous les bras tendus de ces bons patriarches
La fourmilière humaine a pu sans fin couler
Comme les eaux d'un fleuve, et sans même ébranler
Par son geste ou son cri les verdoyantes arches,
Plus que les oisillons qui s'y posaient chantant,
Et repartaient dans un instant...

A la longue pourtant ils faiblissent sous l'âge,
Les chênes! L'un d'entre eux — l'aîné, sans doute — est
Amputé de ses bras; le printemps revenu
Ne lui rend même pas un lambeau de feuillage
Dont il puisse cacher les brèches et les trous
Où viennent nicher les hiboux.

Ses cadets ont aussi des moignons et des rides,
Et, tous les ans plus rare, en plus faibles élans
La sève au renouveau vient réchauffer leurs flancs,
Sans parvenir à couronner leurs fronts arides
Des rameaux frissonnants qui faisaient autrefois
Leurs beaux diadèmes de rois.

Et tous les ans perdant un peu de leurs ramures,
Quelques essaims et quelques nids, ces mutilés
Du sombre bûcheron le Temps — plus accablés
Que des soldats dont on arracha les armures —
Lèvent sinistrement dans le ciel qui sourit
Leur corps qui sèche ou qui pourrit.

Et je vous vois en eux, penseurs, chanteurs, artistes,
Dont chaque hiver un peu refroidit le cerveau,
Et qui faites effort pourtant, au renouveau,
Pour retrouver un jour de génie; et — plus tristes
A voir les maigres fruits de séniles essors —
Sans mourir ressemblez aux morts!

Peintre fourbu qui peins toujours les mêmes arbres
Et n'en fais guère plus que de maigres balais,
Ou les mêmes bourgeois toujours un peu plus laids;
Statuaire impuissant qui profanes les marbres
Et les glaises, ainsi qu'un vieillard libertin
Sous ses doigts des chairs de satin;

Doux illusionné qui, voyant tout renaître
Dans les champs et les bois, crois pouvoir refleurir,
Et laisses à l'amour ton âme se rouvrir,
Alors que les hivers t'ont fait un front d'ancêtre,
Sombre et nu, sur lequel sourire ni baiser
Jamais plus n'iront se poser;

Pauvres fous! Quand la Muse à qui va votre hommage
— Ou la femme — serait indulgente pour vous;
Quand elle vous verrait sans rire à ses genoux,
Est-il d'un galant homme et d'un artiste sage,
D'offrir un cerveau vide, un cœur froid et désert
Comme un moulin longtemps ouvert?

Allez, allez donc voir décliner les grands chênes!
— Quand le printemps ramène à leurs mornes cimiers,
Énamourés et roucoulants deux beaux ramiers
Qui, se ravisant, vont vers des cimes prochaines, —
Ils souffrent d'être vieux, certes, et dédaignés,
Mais ils se taisent, résignés.

L'ASCENSION

En un jour pareil, voilà deux mille ans
Qu'au soleil de mai, par les blés tremblants
Jésus s'en allait, très doux, à pas lents,
Vêtu de lumière,
Vers le mont sacré d'où bientôt aux cieux
Il prendrait son vol, sous l'œil anxieux
De ses disciples en prière.

Il allait, frôlant l'épi fraternel
Qui l'incarnerait demain sur l'autel,
Parlait de son père et d'un bonheur tel
Que les âmes douces
Se fondaient en des élans infinis,
Pleines de concerts, ainsi que des nids,
Et de parfums, comme les mousses...

Comme tout départ est triste pourtant,
Même pour celui que le ciel attend,
Jésus s'arrêtait parfois en montant
Vers les cimes saintes :
Il avait longtemps souffert ici-bas
Et ne pouvait point détacher ses pas
De leurs douloureuses empreintes.

D'ailleurs, devant lui, le long des chemins
Tous s'agenouillaient et tendaient les mains,
Et disaient, songeant aux noirs lendemains :
« Doux Maître, demeure !
Toi qui nous rendis l'amour et la foi,
Que deviendrons-nous encore sans toi ?
Veux-tu donc que ton œuvre meure ? »

Et Marie, encor pâle des effrois
Et des pleurs versés au pied de la Croix,
Défaillait, et par les sentiers étroits,
Sur Jean appuyée,

Suivait son fils-Dieu de ce long regard
Que nos mères ont pour notre départ,
D'un regard de crucifiée.

Et ceux qu'il guérit ou qu'il rappela
De la tombe avec Lazare étaient là;
Et la blonde du bourg de Magdala,
— Hier pécheresse, —
Le cœur réveillé de son rêve humain,
Pleurait, sans oser joncher le chemin
De l'or odorant de sa tresse.

Et les lins fleuris ondulant au vent
Enchaînaient ses pieds d'un tapis vivant;
Et les oiselets aussi le suivant
Le suppliaient : « Maître,
Ne nous quitte pas, toi qui fais fleurir
Et qui fais chanter! Garde de périr
Ce que ton amour a fait naître! »

Les troupeaux bêlaient et, vers les hauteurs,
Pêle-mêle avec leurs doux conducteurs,
Ils accompagnaient le Roi des pasteurs;
Et les brebis mères
— Leurs agneaux pendus à leurs pis gonflés —
Oubliaient de paître aux marges des blés,
Et poussaient des plaintes amères...

Cependant Jésus toujours s'en allait
Vers la gloire où son Père l'appelait,
Et sa douce voix toujours consolait,
Versait la tendresse...
Tout à coup l'azur sur son front s'ouvrit,
Et se refermant en hâte, le prit
A l'universelle détresse...

Ah! l'ascension de Jésus aux cieux!
Je n'ai jamais pu me sentir joyeux
Dans ce jour de fête; et toujours mes yeux
Aux cimes lointaines
Vont redemandant le pasteur divin
Dont l'humain troupeau réclame sans fin
L'herbe odorante et les fontaines.

L'ORGUE

Oui, j'entre, le dimanche, aux vastes cathédrales,
Non pas encor pour y prier comme autrefois,
Mais pour entendre longuement la grande voix
De l'orgue déroulant ses fugues magistrales.

L'orgue! Un être vivant au clavier surhumain,
Dont chaque touche appuie au cœur par quelque fibre,
Et qui s'anime, ainsi qu'une foule, et qui vibre
Dès qu'un être inspiré l'effleure de sa main.

Celui qui l'inventa — quelque bon solitaire
Sans doute — avait aimé, souffert, voulait en vain
Aux plaintes de son cœur donner un son divin
Et porter jusqu'aux cieux les douleurs de la terre.

Il allait par les prés fleuris, par les blés roux,
Recueillant les chansons des brises estivales,
Ou le long des torrents aux chutes triomphales,
Ou des grèves sonnant sous la vague en courroux.

Enfin, il s'arrêta, pensif, dans la clairière
D'une vieille forêt, sous les arbres chantants,
Un soir d'automne, à l'heure triste où les autans
A travers les rameaux modulent leur prière.

Il écouta longtemps, longtemps, et, tour à tour,
Retrouva dans son cœur la chère cantilène
Dont sa mère, en filant du chanvre ou de la laine,
Tout enfant le berçait à la chute du jour;

Puis les ballades sans paroles que les pâtres
Alternent, par-dessus les combes et les bois,
A plein gosier, haussant la note chaque fois,
En poussant leurs troupeaux sur les landes grisâtres;

Puis des élans d'amour, des soupirs, des sanglots,
Les orages du cœur que l'abandon déchaîne,
Tout ce qui peut frémir dans l'âme ou dans le chêne,
Sous les appels des nids ou les clameurs des flots.

Et puis dans sa cellule ayant fait sa prière,
Sur l'établi rustique où le corps prie aussi,
Il agença le bois et le bronze aminci
Et leur fit répéter les chants de la clairière.

Des soufflets sous ses pieds déchaînèrent les vents,
Les touches sous ses doigts soudain prirent une âme,
Et l'harmonie au ciel monta comme la flamme,
Dans les tuyaux pareils aux fûts des pins vivants.

Il y mit des éclats de clairons, des tonnerres,
Des flûtes et des cors, des hautbois langoureux,
Et des basses grondant dans les fonds ténébreux,
Et la trompette des Josaphats millénaires...

*
* *

Alors la cathédrale où murs, piliers, arceaux
Évoquaient la forêt, mais froide et dépouillée,
Tressaillit tout à coup par l'orgue réveillée,
Et vibra longuement de la voûte aux tombeaux.

Entrez! Le soleil filtre aux verrières naïves,
C'est un matin d'avril plein de gais carillons,
Les citadins n'ont pas les hymnes des sillons,
Mais l'orgue fait chanter l'alouette aux ogives.

L' « Alleluia » pascal avec l'encens doré
Monte, le « Gloria » s'envole, l' « Offertoire »
S'épanouit en fleur d'harmonie et de gloire,
Et le « Sanctus » s'allonge en murmure sacré

Qui courbe doucement les fronts et sur eux jase,
Comme un souffle de juin sur les épis trop lourds,
Et les berce un moment en de divins amours
Dont, même redressés, ils garderont l'extase...

Tout à coup le finale éclate — et le réveil,
Et toutes les splendeurs de la saison nouvelle :
« La messe est dite, allez ! Le printemps vous rappelle ! »
Et le portail béant rend la foule au soleil.

Des épousés viendront, les âmes plus fleuries
Que l'épine neigeuse aux berges des chemins ;
Le prêtre mariera leurs âmes et leurs mains,
Et l'orgue ensorceleur leurs blanches rêveries.

Autrefois, en des jours d'inoubliable orgueil,
De rouges « Te Deum » il ébranlait les voûtes...
Puis ce furent les « Dies iræ » des déroutes
Et les sanglots sur notre honneur mis au cercueil.

Mais toujours, deuil ou joie, espoir ou défaillance,
Envols vers l'idéal ou chutes sous la croix,
L'homme tressaille et vibre à cette grande voix,
Et son âme avec elle ou retombe ou s'élance.

Orgue, instrument royal venu du bois profond
Avec les hauts piliers et les arceaux gothiques,
Demeure où t'ont placé les piétés mystiques,
En face de l'autel à qui ton chant répond;

Reste là-haut, plus haut que les fronts de la foule,
Près des verrières d'or, de vermeil et d'azur,
Entre les saints de pierre enchaînés à leur mur,
Dédaigneux de la fange où le siècle nous roule;

Ne te fais pas entendre aux profanes concerts,
Ne prête point ta voix à nos indignes fêtes,
Garde ton souffle pour les odes des prophètes,
Dusses-tu chanter seul dans les temples déserts.

LE RADAL *

La Saint-Jean, la Saint-Jean d'été !
— Encore une fête superbe,
Fête des foins et de la gerbe,
Du feu père de la clarté !...
La Saint-Jean, la Saint-Jean d'été !

Mais c'est une fête abolie
Chez nos laboureurs, oublieux
Des coutumes de leurs aïeux,
Et de la chaîne qui les lie
A la race, en eux abolie.

* C'est, en Rouergue, le nom du feu de la Saint-Jean.

Aussi ce soir, quand descendra
Des monts d'alentour la nuit claire,
Ni sur le foiral ni sur l'aire
Nul *radal* ne s'embrasera,
Ce soir quand la nuit descendra.

Le *radal!* — Dis, ma vieille amie,
Quand tu l'entends encor parfois
Ce mot de notre cher patois,
Sens-tu dans ton âme endormie
Ce qu'il disait, ma vieille amie?

Sens-tu revivre nos douze ans?
Nous revois-tu sur la colline
Chantant, dans le soir qui décline,
La *Saint-Jean* de nos paysans,
Avec les vachers de douze ans?

Mie, écoute... « Saint-Jean s'approche;
Ma Mie, il nous faut séparer,
Car tu vas au loin demeurer... »
Et le val, le bois et la roche
Nous répétaient : « Saint-Jean s'approche! »

Et d'autres voix montaient ailleurs
Disant : « Lorsque les pois fleurissent
Et que les cerises mûrissent,
Il faut quitter les pois en fleurs,
Et cueillir la cerise ailleurs... »

D'autres : « Ma fermière est jolie
Comme la fleur du lin nouveau,
Mais trop avare du chanteau ;
La regretter serait folie,
Elle est plus dure que jolie...

« — Mon maître est noir comme son pain,
Il est brutal, il me bat même.
Je restais pour celui que j'aime ;
Tu pars, je m'en irai demain...
Mon maître est noir comme son pain...

« — Sonne, sonne, horloge cruelle,
Soleil, soleil, abaisse-toi !
Mon amour s'en va loin de moi
Jusques à la saison nouvelle :
Sonne, horloge, l'heure cruelle !... »

Te souvient-il de tout cela,
Ma douce amie aux tempes grises ?
Parmi les chansons désapprises
Que nous savions en ce temps-là,
Te souvient-il de celle-là ?

Et des *radals*, par la nuit douce
Sous les étoiles s'allumant,
Ainsi qu'un autre firmament
Répétant le ciel dans la mousse ?
Oh ! les *radals* par la nuit douce !

En vois-tu sur nos horizons,
Ce soir? Pas un seul! — Pauvre amie,
Ainsi, dans notre âme endormie
Se sont éteints tous les tisons;
Froids les cœurs, noirs les horizons!

Et pourtant la Saint-Jean s'approche,
Celle du grand départ final...
Le vieil air du pays natal
A nos cerveaux lassés s'accroche :
« Ma Mie, hélas! Saint-Jean s'approche! »

MARIAGE RUSTIQUE

I

JEAN, — dit Jeantou, — le fils aîné de Jean Estève
Et le plus fier garçon de tout le Ségala,
Épouse, avant les foins, celle dont chacun rêve,
La Régine du mas d'Arbrefeuille...
Voilà
Trois ans que les deux beaux amoureux se courtisent,
En revenant du bourg par les chemins fleuris
Où les chênes feuillus leur font de noirs abris,
Où les oiseaux bavards répètent ce qu'ils disent ;

Dans les foires, où Jean achète et vend des bœufs,
Et la Régine, ses pondeuses et ses œufs...
Et chacun leur sourit au passage et les aime
De les voir tant s'aimer ; — hormis leurs parents même,
Car leurs pères sont ennemis : l'un orgueilleux
De ses moissons et de ses fauves attelages,
Et l'autre de ses prés, bois, landes et pacages
Où ses trois cents moutons broutent le gazon dru.
Et tous les deux ont accueilli d'un ton bourru
Les amoureux quand ils leur ont ouvert leur âme.
Mais, comme un vent plus fort fait plus forte la flamme,
La colère des vieux a grandi leur amour ;
Et les pères ont dû céder, fixer le jour
De la noce.
Puis tous sont partis pour la ville,
Sur un beau char-à-bancs étroitement rangés,
Au trot pesant d'une poulinière docile,
Acheter les atours par la mode exigés,
Le chapeau blanc, la robe bleue, et des merveilles,
De lourdes bagues d'or et des pendants d'oreilles,
Et la chaîne faisant le tour du col trois fois...
— Et l'on revient, la nuit, ravis, à travers bois,
Au chant du rossignol, à la voix claire et douce
Des sources d'argent fin qui glissent dans la mousse ;
Les amoureux muets entrelaçant leurs doigts
Et s'effleurant la joue à la moindre secousse ;
Les deux garçons d'honneur taquinant à mi-voix
Deux cousines de la promise qui, simplettes,
Rêvent de mariage aussi, — pour les toilettes, —

Et, lorsque leurs voisins s'émancipent un peu,
Baissent leurs longs cils sur leurs yeux de violettes
Et boudent, la main prompte et le visage en feu...
Cependant le tailleur — le plaisant philosophe
Que Jean prit avec lui pour le choix de l'étoffe
Et qui, courtier adroit, rapporte du chef-lieu
De quoi se faire un bel habit marron ou bleu —
Amuse de bons mots et d'histoires joyeuses
Deux tantes, à la fois gauloises et pieuses,
Chaperons souriants de ces fraîches amours
Que le vieux curé va bénir dans quinze jours.

II

Une noce rustique, en juin, vers le village
Dévalant au milieu des seigles déjà blonds
Où maint souffle furtif dessine un mol sillage,
Et par les prés vibrants de milliers de grillons,
Et les bois où les nids jasent sous le feuillage,
Merveille ! enchantement !
— Oui, sonne, sonne clair,
Ma cloche maternelle, ô vieille cloche émue
Qui nous a tous vus naître et de nous tous connue,

Fais revivre en nos cœurs tout ce qui nous fut cher!
Sonne joyeusement, et que là-haut, dans l'air,
Ta voix se mariant au chant de l'alouette
Sur les deux épousés mette le ciel en fête!...
Par le chemin bordé de grands sureaux fleuris
Ils arrivent, muets, chastement attendris,
Des choses et des gens salués au passage.
Ils se donnent la main, selon l'antique usage,
Tandis que doucement les chênes, amoureux
Aussi, laissent pleuvoir leurs diamants sur eux.
Et le cortège suit, sans nul ordre ni règle,
Bruyant, bariolé, reluisant de soleil
Ou taché d'ombre; et tel châle rouge est pareil
Aux grands coquelicots qui saignent dans le seigle,
Tels chapeaux aux bleuets, et tels autres, mouvants
Au-dessus des buissons où rit le merle espiègle,
Aux tournesols dorés qui dansent dans les vents...
L'église est pleine. On a quitté cognée et pioches,
Le four et le moulin, la forge et le lavoir.
Aux coups de pistolet, aux carillons des cloches,
Chacun est accouru bien vite pour les voir,
Car tous les aiment, les beaux *novis** d'Arbrefeuille;
Tous aiment leurs anciens que l'on sait obligeants,
— Riches, mais jamais fiers avec les pauvres gens;
Et c'est le cœur dans tous les yeux qu'on les accueille.
Les mains qui vers les vieux se tendirent parfois,
L'hiver, pour demander une miche ou du bois,

* Les épousés.

Se joignent, priant Dieu qu'il donne en jours prospères
Aux enfants tous les biens qu'ils ont reçus des pères...

Le bon curé qui les baptisa les unit,
Après un beau discours plein d'images champêtres,
Leur souhaitant des fils tout pareils aux ancêtres,
Et que leur maison soit bruyante comme un nid...
Son œil se mouille et sa main tremble ; il les bénit,
Et de partout, des champs de blé, des bois de hêtres,
Des coteaux recouverts de genêts d'or, des prés,
Des jardins, de l'enclos même où dorment, serrés
Sous l'herbe en fleurs, les morts de la paroisse entière
(Heureuse église d'où l'on voit le cimetière !)
Arrivent des parfums, des chants, des bruits très doux
Qui bénissent aussi les rustiques époux...

III

La noce, maintenant attablée en la grange,
Mange et boit, s'ébaudit, et boit encore et mange.
Tous, — de l'ancêtre dont le poing, en soulevant
Le verre, tremble ainsi qu'un chardon dans le vent,
Jusqu'au frais nourrisson qui souvent se dérange
Du sein de sa nourrice et, par elle excité,

Rougit de vin le lait à sa lèvre resté, —
Tous, lentement, avec la complaisance extrême
D'estomacs pour lesquels tout l'an n'est qu'un carême,
Profitent de l'aubaine, et songent, attendris,
Reconnaissants et, vers le soir, tous un peu gris,
Au bonheur des époux, à quelque prompt baptême,
— Et d'un garçon s'entend, à qui feront retour
Plus tard les deux plus beaux domaines d'alentour...

Puis la chanson d'ouvrir son aile, tendre ou vive,
Égrillarde parfois, mais plus souvent plaintive,
En français, en patois, en majeur, en mineur,
A plein gosier toujours!... — Puis un adroit convive,
Déjouant les efforts des deux garçons d'honneur,
Dérobe le soulier mignon de l'épousée.
Et des rires, des cris, l'équipe improvisée
De cordonniers avec, pour filer le ligneul
Dont ils vont recousant quelque savate usée,
Une horrible Clotho drapée en un linceul!...

Mais tout à coup, dressant, arrachant à la table
Les jeunes et les vieux, éclate triomphant
L'air attendu, l'air de bourrée inévitable
Que scande le meunier de son talon savant.
Et par deux, et par quatre, et par six, et par bandes,
Avançant, reculant, virant, claquant des doigts,
Frappant du pied, jetant au ciel un cri parfois
Qui va se perdre au fond des forêts et des landes
Et réveiller les coqs qui donnent de la voix,

Ils danseront, boiront et danseront encore,
— Suants, hallucinés, heureux, — jusqu'à l'aurore...

IV

Pourtant les épousés à qui pèse le bruit
Et qu'appellent l'amour, les parfums de la nuit,
Et le nid qu'on leur a d'avance, en grand mystère,
Préparé quelque part, dans un mas solitaire
Où nul n'ira troubler ces baisers sanglotants
Dont ils se souviendront encor dans cinquante ans,
Songent à s'échapper, furtifs, de la fournaise.
Jeantou peut enjamber la fenêtre à son aise,
Mais Régine? — Régine a le cœur qui lui fend
De quitter sa maison, tout son passé d'enfant
Dont pas une journée encor ne fut mauvaise,
Sa chambrette, son lit où le soleil levant
L'éveillait d'un baiser d'ami sur la paupière,
Puis nimbait d'or son front penché pour la prière;
Les bêtes et les gens de la ferme, qui tous
La chérissaient et la suivaient d'un œil si doux;
Son père qui, pour elle attendrissant sa force,
La portait comme un chêne une fleur sur l'écorce;
Et sa mère, sa mère adorée, et dont rien

Ne saurait remplacer près d'elle le soutien;
Sa mère!... Ah! comme il faut, jeune homme, qu'elle t'aime,
Et qu'elle croie en ton amour égal au sien,
La vierge qui consent à cette heure suprême
A dénouer ces bras pour se suspendre au tien!...

Conduis-la doucement par les sentiers où tremble
Comme elle l'ombre des rameaux entre-croisés
Tendant leur dais obscur sur vos premiers baisers,
Où mainte source vive à ses yeux bleus ressemble,
Où gazouillent, en vous voyant passer ensemble,
Les rossignols surpris près de leurs nids posés.
Soutiens-la de ton bras caressant et robuste
Pour franchir les ruisseaux, les clôtures; dis-lui
Qu'il en sera demain, toujours comme aujourd'hui,
Que tu resteras bon pour elle, tendre et juste,
Et qu'elle aura toujours en ton cœur son appui!
Marchez extasiés par ces chemins de ferme,
Si doux aux pieds ce soir, si durs à certains jours,
Où marchaient vos aïeux d'un pas pesant et ferme,
Après avoir goûté de pareilles amours,
En se signant aux croix de bois des carrefours!

LA MOISSON

Couronnant les sommets ou drapant les coteaux
D'une auréole d'or ou d'opulents manteaux,
Ou par drus bataillons alignés dans la plaine,
Les seigles et les blés sous leur fardeau d'épis
Dorment, dans le soleil de juillet assoupis,
Attendant que le soir leur fasse, à son haleine,
Dire une fois encor leur douce cantilène.

Dix mois, sous les frimas, la pluie ou le soleil,
Réjouissant les yeux, ou troublant le sommeil
Du paysan dont ils sont la vie et le rêve,
Ils ont pris à la terre, au ciel, à tous les vents,
A la cendre des morts, aux sueurs des vivants
Sur la glèbe courbés en des labeurs sans trêve,
Ce que leur grain sacré va nous rendre de sève.

Et la voici, la fête auguste des moissons!
Sur les coteaux, ce soir, courent de longs frissons;
Est-ce un pressentiment de la mort, une plainte
Des épis que l'on va coucher dans les sillons?
Au village, là-bas, chantent des carillons;
Les blés mûrs, c'est la joie; et la cloche qui tinte
Vingt fois éloigna d'eux l'orage à sa voix sainte.

Et les blés résignés savent qu'il faut mourir;
Que les derniers bleuets qui viennent de s'ouvrir
Sont comme de doux yeux pleurant sur leur supplice;
Que le son clair montant des combes vers l'azur,
C'est le bruit des marteaux avivant l'acier dur,
Afin que, dès l'aurore, à leur base se glisse
La faux bleuâtre, — et que leur destin s'accomplisse.

*
* *

Et les blés chantent... Écoutez!
« Nous sommes l'orgueil des étés;
Nourris de sève et de clartés,
Sur la colline ou dans la plaine,
Nous dressons sous le vaste ciel
Nos beaux épis couleur de miel
Que Dieu gonfla de son haleine.

« Nous avons lentement grandi,
Bravant le nord et le midi,
Le pied profond, le jet hardi,
Pointant vers le soleil qu'il aime,
Jusqu'au jour où le poids des grains
Nous fit ployer, comme les reins
Du paysan qui pioche ou sème.

« Nous sommes lourds, nous sommes roux,
Tous les yeux se tournent vers nous,
L'aïeule se met à genoux
En nous contemplant le dimanche;
Et du plus petit au plus grand,
Chacun nous vénère et comprend
Que nous sommes la miche blanche,

« Et le pain bis et le pain noir,
Aigre et lourd, mais si doux à voir
Cependant au retour, le soir,
Du rude labeur agricole;
Et que l'on trouve encor plus beau,
Quand on a suivi le troupeau,
Ou qu'on essaime de l'école!

« Le pain noir que va mendiant,
De seuil en seuil s'agenouillant,
Tel pauvre vieux psalmodiant
Des *Pater* et des litanies;
Le pain noir cher aux vagabonds,
Autant que nos chaumes profonds
Dans le coin des granges bénies!

« Et le pain qu'on fait sans levain,
Le pain exquis, le pain divin,
Celui dont les âmes ont faim,
Le pain mystique de l'Hostie,
Qui sourit, sous le dais vermeil,
Aux blés que mûrit le soleil
Dans la campagne appesantie! »

*
* *

Ainsi, sur les coteaux flambants de pourpre et d'or,
Chantent leur dernier chant les blés, en messidor.

*
* *

Mais l'aube naît; des chocs de faux et de faucilles
Montent du creux du vieux chemin;
Voix rudes d'hommes, voix fraîches de jeunes filles,
Le râteau de frêne à la main.
Et, dans le champ soudain envahi par la troupe,
Éclairs de l'acier vrombissant,
Cheminement de gens courbés et dont la croupe
Tend et détend son arc puissant;
Épis, coquelicots, bleuets, tous pêle-mêle
En un clin d'œil secs et flétris;
Perdrix rouges au foin fuyant à tire-d'aile
Et cherchant au bois des abris;
Bruissements stridents de criquets, de cigales,
De sauterelles aux vols fous;
Et seigles et froments par javelles égales
S'alignant sur les chaumes roux...

Pas de chansons! les gosiers secs boivent la flamme
Qui jaillit des flancs du coteau;
Et, comme le damné des paraboles clame
Vers la petite goutte d'eau,
Le moissonneur parfois redressant avec peine
Ses pauvres reins martyrisés,
De ses yeux las et demi-clos de bête humaine
Regarde les prés arrosés,
Les bois ombreux, la ferme où la source s'épanche,
Et le sentier par où viendra
— La miche sur la tête et la cruche à la hanche —
La fermière qui sourira...
Puis la sieste, — le dos ou le nez dans l'éteule,
Avec le bras pour oreiller,
A cette heure torride où la cigale seule
A le courage de veiller...
Puis la reprise plus ardente et plus fiévreuse
De la bataille du matin
Contre le champ de blé, qui s'effile et se creuse
Comme la lune à son déclin...
Tout est fini... La plaine au loin étend sans borne
Son chaume vague et déserté;
Et, près des moissonneurs harassés et l'air morne,
Maint char durement cahoté
Emporte au grand gerbier qui se dresse sur l'aire,
Plus haut que l'arbre et les maisons,
Les gerbes d'or, orgueil de la ferme et salaire
Du labeur de plusieurs saisons.

*
* *

Ah ! fermière, un bon coup de vin pur à ces hommes,
Pour qu'il sorte un refrain de leurs gosiers brûlés !
Car il ne convient pas que la fête des blés
S'achève sur le son maigre des pauvres sommes
Qu'on leur compte en disant : « Allez ! »

Car un éclair déjà sur l'horizon frétille :
L'orage va gronder, et la grêle et le vent
S'acharner sur le chaume où fut le blé mouvant.
Qu'ainsi que ton regard ce soir, le leur pétille,
Heureux de l'effort triomphant !

Que les gars, réveillés par la liqueur bénie
Et les airs de terroir, s'aperçoivent encor
Que nos filles, ainsi que nos javelles d'or,
Ont des yeux de bluets sous leur tresse brunie
Des poussières de messidor...

Mais non, ne chantez pas, enfants !... La cloche tinte
Si lamentable, au loin ! L'orage accourt : priez,
Afin que les épis sur l'éteule oubliés,
Moisson du pauvre, hélas ! échappent à l'atteinte
Des grêlons froids et meurtriers.

Demain, sous le soleil, les glaneuses sordides,
— Pieds nus, les reins pliés, très lentes, s'en viendront
Les glaner un par un, laissant choir de leur front
Une sueur de sang, sous laquelle, splendides,
D'autres blés plus tard pousseront.

LA CROIX DES BLÉS

MAINTENANT que les blés fauchés,
Mis en javelles, puis en gerbes,
Montent là-bas en tours superbes
Presque aussi haut que les clochers,

C'est une bien petite chose
Que ces deux brins de noisetier
Restés en croix près du sentier,
Au coin d'un grand chaume morose.

Mais cette croix de bois bénit,
Si pauvre, si mince et si frêle
Qu'un traquet l'effleurant de l'aile
La faisait pencher sur son nid ;

Cette croix qu'un soir de dimanche
Un paysan resté pieux
Avec le geste des aïeux
Tailla dans la fragile branche,

Puis enfonça dans le sillon
Où ses blés *épiaient* à peine,
Tandis que la cloche lointaine
Carillonnait l'Ascension,

Et qui, maintenant, triste et seule,
Provoque le sourire épais
D'un bourgeois bâtard de Homais
Chassant des cailles par l'éteule ;

Cette fruste petite croix
— Comme l'Autre sauva le monde —
A préservé la moisson blonde
De la grêle et des derniers froids.

Les bleuets embaumaient sa tige,
Les épis, vers elle inclinés,
Murmuraient des chants alternés
Au gré du souffle qui voltige...

Soudain le livide horizon
S'illuminait d'éclairs d'orage,
Et le tonnerre faisait rage,
Mettant la ferme en oraison.

Mais la petite croix vaillante
Que la rafale courbe et tord,
Se redressait d'un souple effort
Et tendait ses bras, suppliante.

Et l'ouragan vaincu fuyait;
Et le paysan, à l'aurore,
Trouvait ses blés pleurant encore,
Mais que le soleil essuyait...

Chère petite croix d'écorce
Oubliée au coin de ce champ,
Devant ton symbole touchant
D'amour, d'espérance et de force,

L'esprit demeure confondu;
Une larme monte aux paupières :
Le froment pousse entre les pierres
Et la Foi dans ce coin perdu.

CONCOURS DE LABOURAGE

I

Oui, c'est un beau concours, une joute superbe,
Qui n'a point pour objet l'orgueil d'un savoir vain,
Mais l'art de remplacer la ronce par la gerbe
Et de forcer la pierre à devenir du pain!

Plus de cent laboureurs, avec leurs attelages
De grands bœufs fauves, sont descendus des coteaux,
Montés des bois, venus des plus lointains villages
Pour retourner la friche où paissent les troupeaux.

Leur pacifique armée a traîné par les routes,
Dès l'aube, son luisant et pesant attirail,
— Non de canons, souvent perdus dans les déroutes,
Mais de socs aiguisés, beaux glaives du travail.

Et tous, dans leurs sarraux contemporains des Gaules,
Chantant quelques vieux airs de leurs bêtes compris,
Graves, leurs aiguillons appuyés aux épaules,
Viennent des bons labeurs se disputer le prix.

II

La plaine rousse dort sous le soleil d'automne,
Dans son cadre de bois jaunis et de blés verts,
Sans autre bruit qu'une sonnaille monotone
Ou les cris des corbeaux, noirs fourriers des hivers.

Cent coutres vont ouvrir de profondes entailles
Et faire sous le ciel fumer ce sol meurtri,
Ainsi qu'il fumerait de sang dans les batailles,
Mais ici sans douleur, sans blasphème et sans cri.

Et c'est à qui d'un poing solide et d'un œil juste
Vers les chênes là-bas rangés, à l'horizon,
Comme les juges d'un aréopage auguste
Guidera sa charrue en chantant sa chanson.

Les *Fauvet,* les *Maurel,* les *Caillol*,* nobles races,
Les cornes en avant, vont tirer haut et droit,
Tandis que derrière eux les corneilles voraces
Cueilleront des vers blancs dans le sillon étroit...

III

A qui la palme? A toi, laboureur lent et grave
Des Causses infinis, héritier des Romains,
Qui n'as, lorsque la pierre ou la souche t'entrave,
Qu'à peser sur le manche avec tes fortes mains?

Ou bien à toi, fils brun des verts pays de seigle,
Maigre et vif, tout esprit et tout nerfs, qui bondis
Quand s'arrêtent tes bœufs et, poussant des cris d'aigle,
Piques rageusement leurs beaux flancs alourdis?

Non, mais à toi plutôt, chanteur, âme sereine,
Barde rustique à qui les vieux airs sont connus,
Qui n'as pas d'aiguillon à ta gaule de frêne
Et dans le sillon frais marches doux et pieds nus,

* Noms donnés aux bœufs en Rouergue.

Et parles tendrement à tes bêtes pensives,
Et trouves le refrain qui s'ajuste à leurs pas,
Qui leur promets le foin odorant, les eaux vives,
Et l'étable profonde où les taons n'entrent pas.

IV

C'est fini. — Les sillons tigrent la vaste plaine.
Tous ont fait leur devoir. La nuit tombe sur eux;
Les bœufs mugissent vers la ferme et la fontaine,
Et ramènent, front bas, les araires terreux.

On donnera les prix dimanche, après la messe.
Quels prix! Ah! si du moins, comme aux anciens coureu
La France, qui parfois se compare à la Grèce,
Offrait le rameau d'or à ses bons laboureurs!

Si ses poètes, vains chanteurs de courtisanes
Ou des rêves brumeux de leurs veules cerveaux,
Célébraient en beaux vers ses gloires paysannes,
Les bœufs et la charrue et leurs nobles travaux!

Si ses sculpteurs, au lieu d'humilier le marbre
Jusqu'aux tristes bavards d'un forum ravalé,
Campaient dans le granit, ou même en des troncs d'arbre,
Sur nos places, ceux-là qui font venir le blé,

Peut-être ramenés aux besognes rustiques,
Aux solides vertus de nos simples aïeux,
Nos villages pourraient, mieux que les bourgs attiques,
S'honorer de héros dignes d'être des dieux.

Et tel qui meurt de faim dans la fange des villes
Retournerait bien vite au labour déserté,
Elèverait ses fils loin des métiers serviles
Et mangerait du moins son pain en liberté !

LES SEMAILLES

C'EST encor le déclin de septembre et je sens,
Des coteaux modérés, des bruyères pâlies,
Des ruisseaux attristés et des bois languissants
Se lever les essaims de mes mélancolies.

Pourquoi suis-je, ce soir, plus désolé qu'hier?
Pourquoi ce clair soleil qui fait les guérets roses
Et du semeur hâtif allume le front fier,
Laisse-t-il sur le mien tant de rides moroses?

Qu'est-ce qui se lamente en moi, qui vais demain
Retrouver à Paris la bataille sacrée,
Le devoir, des amis qui me tendront la main,
— Ce qui fait que l'on vit et que parfois on crée?...

Oui, je sais : l'oiseau fuit vers le midi vermeil,
Et l'hiver se pressent à la feuille qui tombe;
Et, si nous ne veillons de près sur leur sommeil,
Nous croyons nos défunts malheureux dans la tombe...

Mais quoi! L'hiver qui vient féconde les sillons,
La sève des printemps jaillit des feuilles mortes;
Ceux que tu pleures ont travaillé : travaillons!
L'aspect des tombeaux doit faire les âmes fortes.

Ne t'alanguis donc pas en de vagues regrets,
Ne t'épanche donc plus en molles élégies :
Vieillis comme vieillit l'arbre de tes forêts
Qui, le front dépouillé, garde ses énergies!

Courage! ceins tes reins pour un voyage encor
Vers l'ardente fournaise où l'avenir bouillonne;
Plus tard tu reviendras dormir dans ce décor :
Sème, sème toujours, puisque voici l'automne!

SOUS LES HÊTRES

Que de fois ils m'ont vu passer, ces deux vieux hêtres,
Là, dans ce chemin creux où fraternellement
Leurs bras noueux et tors comme des bras d'ancêtres
Font une voûte d'ombre et de recueillement !

Ils m'ont vu, frais marmot en jupe que grand'mère
Emmenait rechercher les dindons égarés,
— Rêveur inconscient que guettait la chimère
Déjà, parmi les bois, les landes et les prés.

Ils m'ont vu, dénicheur enragé d'escalades,
Pour grimper jusqu'aux œufs des geais ou des corbeaux
Donner à leurs troncs clairs d'étroites accolades,
Et retomber meurtri des élans les plus beaux;

Et puis, adolescent très doux, un peu sauvage,
Pleurer là longuement, sans trop savoir pourquoi,
En écoutant au loin les cloches du village
Appeler à l'autel ceux qui gardaient leur foi.

Ils m'ont revu plus tard, amoureux et poète
Pour qui baisers et rimes d'or ont mêmes sons,
Éperdu, demander à la combe muette
Une femme inconnue et de neuves chansons.

Ils m'ont revu, fils, frère en deuil, suivant la bière
De tel ou tel des miens subitement fauchés,
— Trébuchant contre leurs racines ou la pierre,
Et souhaitant mourir sous leurs rameaux penchés.

Et tous deux me revoient aujourd'hui, triste et lâche,
Le corps vieilli, le cœur vainement agité,
Eux dont le tronc solide émousserait la hache
Et qui savent vieillir avec sérénité...

*
* *

Hêtres, vieux hêtres blancs, frères jumeaux de force,
De grâce et de beauté, vivez ici longtemps,
Avec mon nom par moi gravé sur votre écorce
Et mon âme diffuse en vos rameaux chantants.

Versez de l'ombre à ceux qui dans l'étroite voie
Où marchaient leurs anciens marchent toujours, pieds nus
Forts contre la douleur et simples dans leur joie,
Et cachez bien à tous leurs amours ingénus.

Restez, restez debout, quand tout tombe en ruines
Du passé libre et fier où l'on vous a plantés;
Accrochez-vous au sol par toutes vos racines,
Vivez avec les morts qu'hélas! j'ai désertés!

A LA PREMIÈRE NEIGE

Je t'ai souvent chantée, ô Neige que j'adore,
Jamais assez bien, à mon gré;
Et c'est pourquoi, ce soir, je te célèbre encore,
— L'œil ravi, le cœur pénétré.
Je te salue, ô fine et frêle messagère
De l'Hiver paisible et dormeur,
Qui sur les rameaux nus te poses, si légère,
Sans éveiller une rumeur!
Je t'aime, froide abeille aux ailes étoilées
De quelque grand rucher divin,

Qui par essaims descends sur nos landes gelées,
Sans avoir soif, sans avoir faim;
Puis, brusquement, dans un rayon, sous une haleine,
T'évanouis en un clin d'œil,
Comme le songe vain et la gloire plus vaine,
Laissant l'âme et la terre en deuil!...

Je t'aime de cacher pour une heure nos fanges,
Et nos charniers et nos tombeaux,
De mettre sur nos bois ta fourrure et tes franges
Et sur nos blés tes doux manteaux.

Je t'aime d'évoquer les candeurs effeuillées
De nos âmes blanches d'enfants,
Et tant de floraisons depuis lors dépouillées
De leurs pétales triomphants :
Aubépine embaumée où jasaient les fauvettes,
Grands prés de narcisses couverts,
Robes et voiles de nos sœurs, aux grandes fêtes
Où nous voyions les cieux ouverts;
Premiers élans d'amour et blanches épousées
Au bras d'un autre s'en allant...
Neige, tu nous le rends, dans tes splendeurs rosées.
Tout ce pauvre passé si blanc!...
Je te bénis, ô Neige pure et consolante;
Tombe encore, tombe toujours,
Tombe en essaims silencieux, lente, — plus lente
Que l'oubli sur les grands amours!

Tombe, recouvre, endors, guéris; donne des songes
A ceux que le jour a meurtris;
Et puisque nous vivons jusqu'au bout de mensonges,
Donne-nous un instant tes mensonges fleuris!

II

Dans le Passé

LE CHAR DU PROGRÈS

Dans un pays perdu, muet, la route dure,
Sous ses arbres chargés de givre et de corbeaux,
Va tout droit, à travers combes, bois et plateaux
Poudrés de neige, — sans auberge, sans voiture
Ni cavalier, sans même un piéton en sabots.

Tout à coup, d'un chemin profond venant des terres,
— D'un vieux chemin de mas étroit et hasardeux
Et que comme un serpent la route coupe en deux, —
A débouché, grinçant, cahotant sur les pierres,
Un char péniblement traîné par quatre bœufs;

Un char pareil à ceux de l'époque romaine,
Simples, solides, lourds, auxquels nos paysans
N'ont presque rien changé depuis dix-neuf cents ans ;
— L'humble char sur lequel aux fermes on ramène
Tout ce que les saisons leur offrent de présents.

Celui-ci porte un chêne entier qu'on vient d'abattre
Pour faire un autre char, une cuve, un pressoir,
Et faire aussi bouillir la marmite au flanc noir,
Puis flamboyer jusqu'à minuit le feu dans l'âtre
Où maîtres et valets fraternisent, le soir.

Or, tandis que les bœufs, le mufle au ras de terre,
Le dos arqué, les pieds mordant le sol meurtri,
Tirent, — que les bouviers par le geste et le cri,
Et le coup d'aiguillon, hélas! de la colère
Raniment leur effort à la longue appauvri,

« Teuf! Teuf! » Un bruit poussif et grêle de trompette
— Tel celui qu'un vacher d'une écorce, en avril,
Fait jaillir — perce l'air d'un appel puéril ;
L'automobile accourt, prompt comme la tempête,
Corne encor... Les bouviers n'ont pas vu le péril...

Alors sur le vieux char qui lourdement chemine
Traînant derrière lui de longs rameaux tremblants,
La voiturette, frêle et folle en ses élans,
Se jette... Un choc... des cris de femme en la ravine...
Et les bœufs vont toujours, impassibles et lents.

Ils reviendront, ayant déchargé le vieux chêne,
Quérir le petit char du progrès fracassé
Et ses maîtres meurtris gisant dans le fossé,
Et les ramèneront à la ferme prochaine
Du même pas solide et lourd, jamais pressé.

Mais pourquoi donc troubler leur douce quiétude
Et les nobles travaux qui leur sont dévolus?
Ah! vous voulez aller vite, bourgeois perclus?
Ne traversez donc pas l'austère solitude
Où survit un passé qui ne vous séduit plus!

Où courez-vous, d'ailleurs? quel désir vous affole?
Qu'espérez-vous trouver derrière le coteau?
C'est quand il est très lent que le voyage est beau.
Pourquoi vouloir lutter avec l'oiseau qui vole?
Chacun toujours rencontre assez tôt son tombeau!

LE RETOUR DU LOUP

Enfin te voilà revenu
Sur notre terre aveyronnaise,
Où depuis plus d'un bon quart de siècle inconnu,
De l'Aubrac au Lagast tu laissais paître à l'aise
Veaux et poulains, agneau tendre et bélier cornu...
Enfin, te voilà revenu !

« Au loup ! » Le cri part des Cévennes,
— Autant dire du Gévaudan !
Et nos jeunes bergers en ont froid dans les veines ;
Les troupeaux sentent une dent
Et des griffes errer, la nuit, parmi leurs laines.
« Au loup ! » Le cri part des Cévennes...

Sois le bienvenu, vieux routier
Dont on effrayait notre enfance,
Les soirs d'hiver, dans les récits près du foyer,
— Si bien que mère-grand nous avait fait défense
De passer le portail guetté du louvetier... —
Sois le bienvenu, vieux routier.

Toi que plus tard, dans tes bois même,
— Chasseur aussi, — j'apercevais,
Furtif, hagard, le poil dressé ; maigre bohème
Qui, me sachant homme et mauvais,
Fuyais ma canardière avec mon anathème,
— Proscrit, tremblant dans tes bois même !

Ah ! tu me manquais depuis lors.
Quoi ! s'enfoncer dans la clairière,
A deux, pour écouter l'autan aux sourds accords,
Et s'embrasser sans te sentir marcher derrière
Et nous mettre un frisson de peur par tout le corps ?...
Ah ! tu me manquais depuis lors.

Tu me manquais par les nuits noires;
A l'heure où geignent les hiboux,
Dans Roupeyrac et ses coupe-gorge notoires,
A travers les branches de houx
On doit voir, tout au moins, luire les yeux des loups...
Tu me manquais par les nuits noires.

Et plus encor quand — magister —
Je voulus imposer des règles
A quinze ou vingt marmots assoiffés de grand air,
Qui, sachant qu'il n'est plus ni de loup ni d'enfer,
Me narguaient et couraient au bois, les doux espiègles...
Il faut le loup au magister!

Et tu manquas bien davantage
Au barde rustique plus tard.
Comment chanter troupeaux, bergers et pâturage
Sans faire au glouton une part?...
Jean-le-Pâtre mourut, je crois, de ton départ
Encor plus que de son grand âge...

Mais puisque enfin tu reparais,
Noble émigré, sur ton domaine,
Roupeyrac va reprendre un peu de ses attraits,
La bête fauve y rencontrant la bête humaine.
Puisse le sort hâter le jour qui me ramène
Dans les bois où tu reparais!

En attendant, je te salue,
A ton retour, d'une chanson,
Toi l'inconnu, toi le mystère et le frisson,
Figure fantastique et falote et velue,
Vestige d'un passé qui jour à jour reflue
Et s'enfonce sous l'horizon.

MA VIEILLE ÉCOLE

C'ÉTAIT, là-haut, ces deux croisées
Aux vitres à moitié brisées
Par où sortaient nos cris souvent,
Mais par où venaient les haleines
Des prés, des landes et des plaines
Et des bois balancés du vent.

Parquet troué, tables boiteuses,
Murs fendus où, toutes honteuses,
S'enfonçaient quand nous entrions
D'extravagantes araignées;
Poutres d'où pendaient à poignées
Les pailles couleur de rayons

D'un galetas plein de ramages
De pierrots, de rats en voyages
Et de batailles de matous;
Enfin, auprès d'un christ en plâtre,
Un Napoléon Trois bellâtre,
Que fixaient au mur quatre clous...

Et le Maître! Ah! le vieux brave homme!
Poil hérissé, voix de rogomme,
Et toujours, comme un sceptre aux doigts,
La longue gaule souple et fine
Sifflant derrière notre échine
Et l'époussetant quelquefois.

Il n'en sait pas bien long, sans doute,
Mais on le respecte, on l'écoute;
Il est le Maître, il nous pétrit
Et nous façonne à son image,
Il nous aime... et c'est un vrai sage:
Une ronce, mais qui fleurit.

*
* *

Vers Toussaint, — closes les étables, —
Nous reprenons nos vieux cartables,
L'encrier maculant les doigts,
Une énorme bûche de hêtre,
Et retournons vers le vieux maître
Que nous avions quitté six mois.

J'entends son accueil sarcastique :
« Ah ! voilà toute ma pratique ;
Ils sont, ma foi, tous revenus,
Toucheurs de bœufs, gardeurs de chèvres.
Même ceux qui n'ont que des lièvres
A paître sur les monts chenus...

« Jean-le-Long, va sonner la cloche.
Et nous les mains hors de la poche !...
S'est-on bien lavé le museau ?
A-t-on passé dans les tignasses
Le peigne en buis, et sans grimaces
Plongé sa tête dans le seau ?

« Bon. Entrez! — Tony-de-la-Lande,
Dis la prière, et qu'on t'entende!...
Fric-del-Bosc, charge-toi du feu...
Francésou, fais lire leurs lettres
Aux petits; c'est nous d'eux les maîtres;
Et fais-toi respecter, morbleu!

« — Pour vous, les grands, les fortes têtes,
Voyons si la garde des bêtes
Ne vous a point trop abêtis... »
— Et c'étaient de longues lectures,
Et de plus longues écritures
Martyrisant nos doigts raidis;

Puis d'inextricables problèmes
Qui vous font angoissés et blêmes,
Les yeux lointains, les fronts barrés,
— Avec des frissons dans l'épaule
Chaque fois que siffle la gaule
Comme un serpent dans les fourrés...

*
* *

La cloche, enfin! Il est onze heures!
— Ah! les châtaignes sont meilleures
Sur le foiral qu'à la maison :
On les *tette* en jouant aux barres,
A la truie, à maints jeux barbares
Appropriés à la saison.

Voici la neige — et la bataille :
Que d'yeux pochés par la mitraille!
Quels Austerlitz! Quels Waterloos!
Que de glissades et de chutes,
De fronts fendus dans les culbutes
Et de pantalons en lambeaux!

*
* *

Soudain la cloche sonne encore...
Une galopade sonore
Nous ramène suants, soufflants,
Dans la salle où le hêtre flambe.
On tend le dos, on tend la jambe,
On se sèche, — un peu somnolents,

Bercés de nouvelles lectures :
Aux « *Trente sortes d'écritures* »,
A « l'*Évangile* », au « *Paroissien* ».
— Car on lisait du latin même,
Et j'ai déclamé tel poème,
Hélas! où je n'entendais rien,

Mais dont j'ai gardé dans l'oreille
L'harmonie étrange, pareille
Au bruit des vents, des eaux, des bois,
— Une incomparable musique
Que ma pauvre flûte rustique
N'a pu rendre encore une fois...

*
* *

Ah! ma vieille école champêtre,
Mes vieux livres et mon vieux Maître,
Comme vous étiez faits pour nous,
— Nous prenant tout juste à la ferme
Les mois où le portail se ferme
Contre les frimas et les loups,

Et nous rouvrant l'étroite cage
Dès que l'oiseau chante au bocage,
Que le troupeau tond les gazons,
— Sachant que la plume fragile
A l'araire qui fend l'argile
Doit céder durant trois saisons!

Je te regrette, humble masure
Que zèbre une large fissure
Où font leurs nids les moineaux francs,
Insoucieux et gai symbole
De tes écoliers, — vieille École
Qui fis tant d'heureux ignorants!

FLEURS DE GIVRE

PURE floraison hivernale
Éclose d'un froid brouillard gris,
Le givre aux arbres de Paris
Donne une grâce virginale.

Hier soir, nus et grelottants
Sous la bise aux sifflements aigres,
Ils berçaient sur leurs longs bras maigres
Quelques nids du dernier printemps;

Et ce matin l'aube surprise
Des deux côtés des quais sans fin
Les trouve vêtus d'argent fin
Qu'un rayon de soleil irise.

Et jamais sur les amandiers
Mars ne mit de robe plus belle
Ni Mai sur l'épine rebelle
Dont il embaume nos sentiers...

Mais quoi ! ce sont des fleurs de givre,
Des fleurs de mensonge et d'orgueil ;
Le soleil les fond d'un coup d'œil,
Lui qui pourtant fait naître et vivre.

Elles n'exhalent nuls parfums,
Elles ne portent point de graines :
Comme le songe elles sont vaines,
Et comme nos espoirs défunts...

Mais surtout elles sont l'emblème
De cet art faux et puéril
Où se complaît l'esprit subtil
De notre temps falot et blême ;

Des toiles de nos décadents,
Des airs de nos opéras mièvres,
Des poèmes de nos orfèvres,
— Flacons taillés sans rien dedans, —

De nos romans à la douzaine,
De nos drames veules et gris
D'où sont absents rires et cris
Et l'émotion forte et saine.

Fleurs de givre aussi, ces palais
Que pour un jour on nous élève,
Et qui, plus fragiles qu'un rêve,
Vont faire des plâtras si laids!

Et fleurs de givre, plus que toutes,
Nos aspirations d'un jour
Vers la croyance ou vers l'amour,
— Si vite mortes sous nos doutes!

Fleurs de givre, clinquant, vernis,
Drap somptueux, d'un travail rare,
Et dont toujours, hélas! se pare
Le cercueil des peuples finis!

L'EXILÉE

Le seul coin de Paris où fût chez elle encore
La Nature, qu'avec effroi nous en chassons
Parce qu'elle reprend l'œuvre de nos maçons,
En fait une ruine informe et la décore
D'arbres, de fleurs et de chansons;

Le seul endroit, dans la grande cité banale
Où, levant leurs regards des noirs pavés boueux,
Ses amis attristés pouvaient voir sous les cieux
Sa flore printanière ou sa robe hivernale,
En rêvant du champ des aïeux;

Le seul abri de ces milliers d'êtres fidèles,
— Oiseaux de nuit, oiseaux de jour et papillons, —
Qui vivaient là comme aux forêts, comme aux sillons,
Mettant aux chapiteaux des frémissements d'ailes
Et des nids aux trous des moellons;

Tout cela va crouler sous la pioche imbécile,
Écrasant d'un seul coup le germe et les berceaux,
Faisant fuir des essaims de mânes et d'oiseaux...
Puis, sur ce sol meurtri d'où le rêve s'exile
La fonte étendra ses arceaux.

Une gare superbe arrondira ses dômes
Où chantaient dans l'azur les platanes hautains;
Et de là s'en iront, par les joyeux matins,
Monsieur Prudhomme avec son épouse et ses mômes
Vers des Choisy-le-Roi lointains...

*
* *

Et c'est logique! Il faut que la grande Cybèle
N'ait plus même un arpent dans le morne Paris;
Ses fils dégénérés quittant ses flancs taris
Accourent, renégats qui ne trouvent plus belle
La mère qui les a nourris.

Qu'elle ne soit pas là, comme un vivant reproche
A ce peuple de meurt-de-faim en habit noir!
Va-t'en, Vieille, va-t'en! On ne veut plus te voir!
A bas ces pans de mur où ta robe s'accroche!
Allons, Progrès, fais ton devoir!

Chasse cette importune encore trop vantée
Par des peintres caducs et des rimeurs bêlants!...
La Nature! Voyons, elle a cinq cent mille ans;
Que peut-elle nous dire encor, cette édentée?
Que pourraient enfanter ses flancs?...

Qu'elle s'en aille aux champs faire ses bucoliques
Avec les laboureurs tout bottés de fumier!...
Paris doit être propre et beau comme un damier;
L'arbre n'a rien à voir sur ses places publiques,
Ni les oiseaux dans son cimier!...

*
* *

Pauvre Aïeule battue et sans pitié bannie
De nos cœurs, de notre art, de nos quais nus et froids,
De nos maigres jardins, chaque jour plus étroits,
Et de tout ce qui fut jadis notre génie,
Ne reprendras-tu pas tes droits?

Ne rentreras-tu pas dans la ville profane
Par ta Seine gonflée en superbe torrent,
Par l'assaut de tes bois tout à coup accourant,
Comme accouraient ceux de Birnam vers Dunsinane
Pour accabler Macbeth mourant?

Ne reverrons-nous pas, sous l'afflux de tes sèves,
S'écrouler brusquement ces murs improvisés,
Le lierre grimpant aux chapiteaux brisés,
Et des roseaux chanteurs onduler sur tes grèves,
Tout le long des flots apaisés?...

Si, si, tu reviendras, Nature douce et forte,
— En dépit des maçons, des snobs et des savants, —
Dans le bec des oiseaux ou sur l'aile des vents,
Et dans le lourd fumier d'une Lutèce morte
Sèmeras tes germes vivants.

Tu referas tes bois aux mouvantes ogives
Par-dessus nos palais largement éventrés;
Et nos places seront encor de vastes prés,
D'où jailliront, comme autrefois, des sources vives,
Miroirs des grands cieux azurés.

Des souffles frais et purs sous les hautes ramures
Remplaceront l'ardente haleine des humains;
Des troupeaux de fourmis noirciront les chemins
Où le peuple d'hier mettait les grands murmures
De ses fêtes sans lendemains.

Et les fleurs pousseront où fleurirent tes femmes,
Paris ! — Lys glorieux, roses d'un jour, bluets
Comme des yeux perdus au fond des blés muets,
Coquelicots fardés, comme aux bouges infâmes,
Celles que tu prostituais !

Et dans ces prés, et dans ces bois, et sur ce fleuve,
— Ce fleuve désormais libre, pur et joyeux, —
Tu rediras bien haut ton hosanna pieux,
Nature, et, triomphante en ta parure neuve,
Régneras sans fin sous nos cieux !

DEBOUT, PAYSAN !

Debout, Paysan mon ami,
Qu'un lâche espoir tient endormi
Sous tes poiriers ou sous ta treille !
Debout, faux ou hache à la main,
Au bord du champ, sur le chemin,
— Sans quoi de ta ruche demain
Les frelons chasseront l'abeille...

Ah! tu t'étais imaginé
Que l'arpent que t'avait donné
Ton père en allant vers son père
T'appartenait, et que toi seul,
Après ton père et ton aïeul,
Tu pourrais jusques au linceul
Le garder, — l'ayant fait prospère,

Seul le connaître et seul l'aimer,
Et seul l'enclore et le semer,
Le voir fleurir dans la lumière,
Y cacher tes simples amours,
Tes fils, ton grain dans les labours,
Et l'espérance des vieux jours,
Et ton second berceau, la bière?

Naïf! Ne les entends-tu pas
Qui vers toi montent pas à pas
Et dans ton mur ouvrent la brèche,
En poussant leur cri furieux :
« Donne le champ de tes aïeux!
La terre à tous, comme les cieux,
Comme l'air pur, comme l'eau fraîche!

« Qu'as-tu donc à fermer ainsi
Ton maigre lopin rétréci
Par les chemins et les clôtures?

Coupe ta haie, abats ton mur :
Les prés sans borne et le blé mûr
Doivent dérouler sous l'azur
La fraternité des cultures !... »

*
* *

Ah ! terrien, c'en est fait de toi !
On ébranla d'abord ta foi,
Héritée aussi des ancêtres,
Qui t'aidait à porter le faix
Des durs travaux, des jours mauvais,
Et t'endormait enfin en paix
Sous tes châtaigniers ou tes hêtres.

Puis on a détourné tes fils
Des bons chemins par toi suivis,
Leur faisant des âmes serviles,
Sans élan, sans autre idéal
Que d'aller loin du sol natal
Ramasser le jaune métal
Dans le fumier des grandes villes.

Tes fortes filles, à leur tour,
Portent leur lait ou leur amour
Aux fils d'une race avachie ;
Elles te reviendront plus tard
Avec des rides sous leur fard,
T'amenant quelque affreux bâtard,
Graine de bagne ou d'anarchie...

Mais, du moins, à ton cœur blessé
On avait jusqu'ici laissé
Ta maison, ton champ ou ta vigne,
De quoi besogner jusqu'au soir,
Ta femme et toi, — sans autre espoir,
Après la soupe et le pain noir,
Qu'un ciel d'où l'aïeul te fait signe.

C'était trop ! on te la prendra,
Ta maison ; on arrachera
Le houx géant qui l'environne,
La haie en fleurs dont les buissons,
Emplis de nids et de chansons,
Faisaient le tour de tes moissons,
— Défense à la fois et couronne.

On coudra ton clos et tes prés,
De leurs barrières délivrés,
A d'autres champs vagues et mornes ;

Et les machines sèmeront
Savamment et moissonneront;
Les hommes boiront, dormiront
Ou feront des discours sans bornes...

Que dis-tu de ce paradis?
— Debout! et sus à ces maudits!
N'as-tu plus de fourche à l'étable?
Va! leur audace ne s'accroît
Qu'avec la peur que l'on te croit;
Lève-toi! Le laboureur droit
Projette une ombre redoutable.

Songe que ce que tu défends,
Ce sont les morts et les vivants,
Ton avenir et ton histoire,
Les os des ancêtres mêlés
A la glaise où poussent tes blés,
L'abri des tiens qui sont allés
Chercher au loin profits ou gloire,

Mais qui, plus tard, les pieds meurtris
Du rude pavé de Paris,
Le cerveau vidé de chimère,
Le cœur et la veste en haillons,
Seront heureux, sur tes sillons,
De se dire encor : « Travaillons!
Rien n'est bon que la Terre-mère. »

Sache surtout — et le sachant
Tu veilleras mieux sur ton champ —
Qu'avec lui tu défends encore
Tout ce qui nous reste de sain,
De fort et de doux pour demain :
La foi, la famille, le pain,
Ce qui te soutient et t'honore.

Songe que ta terre a besoin
D'amour encor plus que de soin,
Et qu'il lui faut, pour qu'elle abonde
En bois verts, comme en froments roux,
Non mille amants, mais un époux
Fort, ardent, fidèle et jaloux,
Qui la comprenne et la féconde ;

Que la machine ne peut rien
Où n'est pas le cœur du terrien,
Et que le blé jamais ne lève,
S'il ne sent, pour le protéger
Du larron ou de l'étranger,
Dans l'azur sur lui s'ériger
En croix un soc avec un glaive.

LE CHANSONNIER

Comme la fileuse sa mie,
Comme le sabotier son gaillard compagnon,
Et le meunier de fin renom
Qui contait au tic tac bavard de sa trémie,
— Comme la fileuse sa mie, —

Est parti le vieux chansonnier,
Celui des paysans qui ne savaient pas lire,
Mais qui savaient chanter et rire
Quand ils avaient empli la cave et le grenier...
Il est parti le chansonnier!

Je l'ai connu, dans ma jeunesse,
Roger Bontemps rustique, ignorant et joyeux,
Et gaulois comme ses aïeux,
Entrant au cabaret au sortir de la messe...
Je l'ai connu dans ma jeunesse.

Quel lutin dotant les berceaux
Avait pu mettre tant de joie en sa cervelle,
Tant de verve toujours nouvelle,
Et de chansons à rendre jaloux les oiseaux,
Lorsque avril luit sur leurs berceaux?

Il chantait étant petit pâtre;
Apprenti, la varlope ou la lime à la main,
Insoucieux du lendemain,
Il chantait; homme mûr, vieillard au coin de l'âtre,
Il chantait comme un petit pâtre.

Il chanta partout et toujours;
Et toutes les chansons de la terre natale,
La folle et la sentimentale,
Celle du cabaret et celle des labours;
Il chanta partout et toujours :

Celle de la Saint-Jean, si douce,
Où se répondent la bergère et le berger
Qui de maîtres s'en vont changer
Et s'éloigner au gré du destin qui les pousse;
— Celle de la Saint-Jean, si douce!

Celle des conscrits que le sort
Emmène pour sept ans combattre l'Angleterre,
Et qui trouvent après la guerre
Leur promise au couvent et leur vieux père mort,
— Pauvres conscrits tombés au sort!

Celle de la blonde Jeannette
Qu'au fond du grand pré clos dans l'herbe fait asseoir
Sur son manteau, jusques au soir,
Un galant qui du loup la défendra, pauvrette!
Oh! cette chanson de Jeannette!...

Et la ballade des Sabots
Qui coûtèrent cinq sous de bois et de facture,
Cinq de bride, cinq de ferrure,
Et durèrent longtemps et tinrent les pieds chauds,
— Les honnêtes et bons sabots!...

Mais qui pourrait dresser la liste
De tous les airs anciens déroulés chaque jour
Avec tant d'entrain et d'amour
Par cet ignorant — dans son genre grand artiste?
Lui-même en savait-il la liste?...

Il est mort, le naïf chanteur,
Et morts tous ses pareils, et morte ou dédaignée,
La pauvre chanson surannée,
Douce fleur du terroir dont elle eut la senteur;
Elle est morte avec son chanteur.

Ils avaient, à travers les âges,
Réjoui, consolé, vengé les pauvres gens,
Les avaient faits plus diligents,
Plus amoureux, plus forts, plus gaillards et plus sages ;
Ils avaient traversé les âges.

Mais ils sont morts, et nos neveux
Ne seront pas d'humeur à les faire revivre...
Vous, leurs amis, ouvrez ce livre *
Où palpite un reflet de l'âme des aïeux,
— Et plaignez nos tristes neveux !

* Un recueil de chansons du pays, par MM. Couderc et Tallon.

LA

MUSE DU ROUERGUE A PARIS

Dit par Mademoiselle Dudlay, de la Comédie-Française

Je suis la Muse du Rouergue, et suis venue
Ce soir vers la grand'ville où, longtemps inconnue,
Je compte désormais un groupe d'amoureux :
— Peintres, sculpteurs, chanteurs ou diseurs, ou poètes, —
Tous sortis du sillon, comme les alouettes
Qui d'abord planèrent sur eux.

Ah! certes, je pleurai d'effroi quand ils quittèrent
Le pays âpre et dur où leurs aïeux luttèrent,
Non pour la gloire, mais pour le pain et le feu!
Je redoutais pour eux l'épuisante caresse
De Paris, et voulais réserver leur tendresse
Pour leur village ou leur chef-lieu.

Mais j'ai séché mes pleurs et me suis résignée
A voir vivre et créer loin de moi la lignée
De ces enfants, ingrats à demi, déserteurs
Peut-être, et fous parfois d'écouter la chimère,
Mais qui demeurent bons pour leur Muse et leur mère,
Et simples comme leurs auteurs.

Et je leur porte, à ces exilés qui, sans doute,
Chaque fois qu'une ronce embarrasse leur route
Regrettent d'avoir fui leur foyer et leur seuil,
Un bouquet de bruyère, un souffle de leurs cimes,
De la couleur pour leurs palettes, et des rimes
Pour leurs chants de joie ou de deuil.

Puis, leur ayant donné mes fleurs et ma caresse,
J'emporterai, là-bas, pour la tombe en détresse
Et pour la veuve d'un de leurs maîtres chéris
L'or que vos cœurs ont mis dans la main large ouverte :
Et l'une aura du pain, l'autre une branche verte
Qui réjouira ses esprits.

Ensuite j'attendrai, près de leurs vieilles mères
Et de leurs sœurs que, las de lauriers éphémères
(Les plus beaux aujourd'hui ne durent pas longtemps)
— Les pieds saignants, la tempe grise et l'âme en peine
Ils reprennent le long chemin qui les ramène
Aux lieux où chantent leurs vingt ans...

*
* *

Ah ! revenez-nous tous, — vainqueurs, vaincus, qu'importe ? -
Avant que soit à jamais close votre porte,
Et tous les cœurs éteints que font battre vos noms !
Venez au vieux foyer tendre vos mains fiévreuses,
Et vieillir parmi les vieillesses vigoureuses
Des terriens qui jadis furent vos compagnons !

Venez avant d'avoir des âmes trop débiles,
Des jambes d'impotents et des doigts d'inutiles...
Vous ne reprendrez pas la faux ni l'aiguillon :
Mais peut-être, au contact de la glèbe natale,
Surgira de vos fronts quelque œuvre géniale,
Comme une gerbe d'or qui jaillit du sillon...

Tel qui peignait ici de la brume et du rêve,
Des héros de mensonge ou des arbres sans sève,
Dans les champs paternels verra clair, simple et vrai ;
Tel abandonnera bourgeois et courtisanes,
Pour réserver son marbre aux fraîches paysannes
Que des monts et des bois vers lui je conduirai...

Et quand vous aurez fait pour quelque humble chapelle,
L'un un tableau naïf qui longtemps vous rappelle
Au souvenir de ceux qui viendront y prier,
L'autre, un vieux saint de bois, ainsi que maint vieux ma
En sculptait, ou l'image en granit qu'on doit mettre
Sur sa tombe où le houx remplace le laurier ;

Quand j'aurai fait chanter quelque chanson de pâtre
Par ceux que l'on acclame à cette heure au théâtre,
Quand j'aurai fait descendre encore d'un degré
Du Parnasse savant où la mode les gâte
Tous les fervents de l'humble muse rouergate,
Afin qu'ils soient compris du rustique illettré ;

Lorsque j'aurai bercé — doucement fraternelle
A qui revient au seuil natal ployer son aile —
Vos fronts meurtris, vos cœurs saignants de vains regrets
Et réconcilié dans la glaise commune
Ceux qui s'en sont aliés au loin chercher fortune
Et ceux qui sont restés plantés sur leurs guérets ;

Je recommencerai peut-être ce voyage,
Implorant des cadets qui dans votre sillage
S'engageront sans doute et vous dépasseront,
Une obole pareille, et la croix ou la palme
Qu'on plantera sur votre cœur, enfin bien calme,
Parmi les fleurs des champs où les essaims viendront.

COMMENT ON MEURT A PARIS

VOILA comme on meurt à Paris!...
On y vient de là-bas, épris
D'ambitions folles et vaines;
On lui donne des biens sans prix,
Le meilleur du sang de ses veines,
Des cœurs chauds, des cerveaux fleuris,
— Car il vit de cela, Paris.

Éparpillés dans la mêlée
Chacun prend sa course affolée
Vers le renom ou vers l'argent.
Chance séduite ou violée
Par le fort ou l'intelligent,
Qu'importe ? Gagnée ou volée,
La palme croît dans la mêlée...

De loin en loin en combattant
On se reconnaît un instant :
« Bonjour, ami, compatriote !
— Bonjour, mon frère ! — L'on m'attend,
Mais nous nous reverrons sans faute ?
— Certe ! » On prend la main qu'il nous tend.
Et l'on repart, en combattant.

*
* *

Ah ! la bataille est meurtrière :
Malheur à qui reste en arrière
Pour donner une heure à son cœur
Dans l'amour ou dans la prière !
Il ne sortira pas vainqueur
De la bataille meurtrière :
Malheur à qui reste en arrière !

Et, frappant de taille et d'estoc,
On va ! Quelque jour sous le choc
La Sésame de notre rêve
S'ouvrira ! — Manieurs de soc
Gonflés de généreuse sève,
Tout va plier sous notre choc :
Frappons dur de taille et d'estoc !

Pourtant parfois l'âme s'afflige ;
L'image du berceau voltige
Sur les horizons attendris :
La fleur sent la terre à sa tige,
Et l'exilé ses morts chéris...
L'image du berceau voltige
Devant notre âme qui s'afflige.

Oui, nous vivons trop dispersés ;
Mais encore un ou deux fossés
A franchir sur la route ardue,
Et puis nous pourrons dire : Assez !
Et nous irons, la main tendue,
Vers les traînards et les blessés
Que la bataille a dispersés.

*
* *

Mais autant le vent en emporte !
Le cœur se referme, et la porte
Demeure close, et l'on vit seul.
— Un jour la Mort est la plus forte :
Elle en roule un dans son linceul
Et, devant une maigre escorte,
Au champ banal elle l'emporte.

Et pas un des siens n'était là.
Son angoisse les appela,
Mais Paris est loin du village
D'où notre orgueil nous exila...
Pour adoucir l'affreux passage
Vers l'inquiétant au-delà
Ni mère ni sœur n'étaient là...

Sa cloche, sa cloche bénie,
N'annonça point son agonie,
Mettant le village à genoux
Pour la dernière litanie ;
Le cimetière de chez nous
N'aura point sa dépouille unie
A mainte dépouille bénie.

C'est à peine si dans Paris
Les compatriotes surpris,
En se racontant la nouvelle
Auront quelques mots attendris...
Puis ils rentreront de plus belle
Dans la bataille qui l'a pris ;
— Voilà comme on meurt à Paris!

LA BONNE MORT

Il s'éteignit très doucement, à petit feu,
Le vieux bûcheron énergique
Pour qui nous avions craint toujours un sort tragique ;
— Assisté de mes sœurs, il s'en alla vers Dieu,
Un jour de février, par un ciel presque bleu.

Depuis deux ou trois mois ayant posé sa hache
Qu'il ne pouvait plus soulever,
Il passait au logis les heures à rêver,
A prier, à se dire : « Oui, j'ai fini ma tâche...
Il s'agit de partir — et de n'être pas lâche. »

Certe, il aurait voulu voir encore une fois
Avril aux haleines si douces
Au bord de son étang gonfler les jeunes pousses
Des saules inclinés et des peupliers droits,
Et verdir de nouveau les hêtres dans ses bois.

Il eût voulu — tandis que moulin et scierie
Bondiront sous les grandes eaux —
Voir dans ses vieux poiriers les premiers nids d'oiseaux,
Tailler ses ruches, mettre au vert dans sa prairie
Ses bœufs quand chanteront l'alouette et la *trie* *.

Il eût aussi voulu *gagner Pâques* encor,
Comme tout terrien honnête homme
Qui, s'il s'oublie un soir ou deux par an, en somme,
Au cabaret, buvant trop sec, sacrant trop fort,
Et — gaulois — se gaussant du prêtre et de la mort,

Sent pourtant qu'il convient, à la saison nouvelle,
— Passant sa blouse neuve un soir, —
De s'en aller conter ce que Dieu doit savoir
Au bon curé, dans le recoin d'une chapelle,
Afin d'être prêt quand l'*alléluia* l'appelle...

Mais le vieux bûcheron comprit qu'il n'irait pas
Jusqu'aux premières pâquerettes.
Il entendait, la nuit, comme des voix secrètes
Qui d'un départ prochain l'avertissaient tout bas,
Et ses jambes sous lui fondaient à chaque pas.

* La grosse grive.

Alors il s'alita, résigné, doux et tendre,
Dans un lit d'où l'œil découvrait
Son étang, son moulin, un coin de la forêt
Où son « han ! » jamais plus ne se ferait entendre,
— Pour penser à la Mort qui venait et l'attendre.

Elle vint lentement, sans ses avant-coureurs
Ordinaires, sans épouvantes,
Dans une vision où les cimes mouvantes
Des arbres et les eaux mariant leurs rumeurs
Berçaient le moribond de psaumes endormeurs.

Le petit crucifix, dans la dernière étreinte
De ses pauvres doigts déjetés,
S'agrandissait et rayonnait, sous les clartés
Du cierge qu'on allume aux heures de la crainte,
Tandis que chacun prie et que la cloche tinte.

Et le vieux bûcheron à Celui qui jadis,
Revêtu de l'humaine argile,
Tailla le bois avant de semer l'Évangile,
Et promit sa maison aux travailleurs hardis,
S'en alla réclamer sa part de paradis...

Ainsi mouraient, en ce temps-là, nos bons rustiques,
— Surtout ceux qui ne lisaient pas, —
Sans terreur folle, sans bravade et sans combats,
Sereins, enveloppés de visions mystiques...
— Comment mourront demain nos fils, les doux sceptiques ?

RÉVEILLON

Comme ils sont loin de nous, les humbles réveillons
Qu'au vieux moulin sur la *Durenque*, — alors prospère, —
Par une nuit semblable, après les carillons,
La messe, le retour parmi les tourbillons
De neige, auprès du feu nous servait notre mère !

Les Matines ! Huit jours que nous en rêvions tous.
Nous y mènerait-on ? « Si nous étions bien sages, »
Disait l'un... — « S'il faisait claire lune et temps doux,
Ajoutait l'autre... et si, dans les mauvais passages,
L'on ne relevait plus les empreintes des loups.

Notre père grondait et ricanait : « Matines?
Matines chaudes, soit! » C'est-à-dire le lit!
— Larmes, cris, désespoir... et ruses enfantines :
« Ma bonne tante! — Mon parrain! » Bien, on mollit;
Nous irons voir l'enfant Jésus sous ses courtines!

*
* *

Et, certe, il était beau, Jésus, rose et vermeil,
Tout blond dans la lueur des cierges sur la paille,
Entre sa Mère ayant pour coiffe un clair soleil,
Et son âne et son bœuf, ma foi, de belle taille...
Mais comment faisait-il pour n'avoir pas sommeil?

Psaumes sans fin, grand'messe et proses et cantiques
Nous berçaient doucement d'un grand ronron pieux.
Tout d'abord nous luttions, et, les poings dans les yeux,
Repoussions quelque temps les assauts magnétiques,
Mais nous nous endormions enfin — rêvant des cieux...

Ah! le réveil subit, les pleurs, les gronderies,
Le noir encor plus noir, le froid encor plus froid,
Le retour cahoté par le chemin étroit,
Au grand pas du parrain fécond en railleries
Et qui dans ses doigts gourds serrait nos mains meurtries.

Les houx avaient des airs menaçants; le ruisseau
Grondait aussi, bavant presque à la passerelle;
Et si notre lanterne effarait un oiseau,
Je tressaillais en écoutant siffler son aile;
Et je voyais des loups courir sur le coteau!...

Mais le Moulin, là-bas, laissait par sa chatière
Un levier d'or venir à nous dans le sentier :
L'étoile! on arrivait! — « Maman! »... Douce lumière,
Bonne chaleur, vieux banc à droite du foyer.
Marmite murmurante et table hospitalière,

Salut! — Et l'on servait le réveillon — enfin!
Dans la faïence brune et sur la nappe grise,
L'andouillette poivrée et grasse était exquise,
Et changeait en nectar notre aigre petit vin...
— Et l'on narguait le loup et la neige et la bise...

Qui réveillonnera, ce soir au vieux Moulin
Dont la nichée à tous les vents s'en est allée?
Personne. — Et la cascade, en roulant le trop plein
De l'écluse inutile au creux de la vallée,
Fera sur nos berceaux sa plainte inconsolée.

POUR BIEN FINIR

Te voilà de nouveau dans ton vieux nid croulant,
Pauvre oiseau voyageur, nostalgique poète,
Dont l'aile fatiguée et toujours inquiète
Va des tours Notre-Dame au petit clocher blanc,
Toujours souffrant, toujours volant...

« Tout ce que tu chantas est à la même place,
Coteaux, près et forêts; — à peine par endroits,
Un peu moins de genêts et d'arbres qu'autrefois : —
La source est là qui rit, versant son eau qui glace
Sous le chêne où l'on se délasse.

« Le ciel est bleu, l'air frais agite les rameaux.
Le fléau siffle autour des gerbiers; la batteuse
Travaille et fait le bruit d'une ruche grondeuse;
La paix et le bonheur s'exhalent des hameaux...
Pauvre âme, oublie ici tes maux!

« Oublie ici qu'il est une ville fatale
Qui t'a pris tes vingt ans, les plus beaux, les meilleurs,
Et ne te laisse aux doigts que quelques pâles fleurs,
Moins riches mille fois que la flore qu'étale
Sous tes pieds la lande natale.

« Redeviens paysan, car tu le peux encor,
A respirer dans l'air l'esprit de tes ancêtres,
A vivre au ras du sol, comme eux avec les êtres
Qui ne quittent jamais ce simple et frais décor
Qu'en mourant — pour le grand essor.

« Ne lis plus : un poison sort des meilleures pages.
N'écris pas : tout beau vers est semence d'orgueil.
Reste dans l'horizon qu'on embrasse du seuil
Et ne suis pas des yeux, dans leurs troublants voyages,
Ni les oiseaux ni les nuages.

« Travaille, d'un travail réel, utile et sain,
D'un travail rude et fort qui courbe et qui terrasse,
Et sous lequel le corps, le soir, demande grâce,
Et qui fait qu'à pleins poings on dort jusqu'au matin
Sans vains regrets ni songe vain.

« Ne redresse ton front que quand la cloche tinte;
Laisse ton « Angelus » avec son carillon
Monter, ainsi qu'une alouette du sillon,
Ou ton « De Profundis » quand une vie éteinte
Change son chant en une plainte;

« Puis, le dimanche, va comme les paysans
Dans la petite église entendre la grand'messe,
Chanter vêpres, porter ta joie ou ta détresse,
Prier pour tes défunts quelque part gémissants,
Et pour tes frêles blés naissants.

« Aime les pauvres gens dont beaucoup t'ont vu naître
Et gardent de ta mère un pieux souvenir.
Tâche qu'un jour comme elle ils puissent te bénir;
Ne prends jamais le ton d'un savant ni d'un maître :
Ils sont les vrais savants peut-être...

« Vis près d'eux et pour eux : prends part à leurs travaux,
A leur projets, à leurs tristesses, à leurs fêtes ;
Chante-leur tes chansons quand elles seront faites
Pour leur oreille fruste et leurs simples cerveaux
Et le pas lent de leurs troupeaux.

« Fais quelque bien autour de toi sans qu'on le sache,
Ne te lamente point quand la douleur viendra
T'avertir que bientôt ton heure sonnera,
Accueille-la comme un chrétien, non comme un lâche :
Elle purifie et détache... »

Ainsi me parle — et plus fortement chaque jour —
Une lointaine voix, ensemble austère et douce,
Qui m'enseigne comment descendre sans secousse
Au quai fatal, et faire, à la chute du jour,
Le départ qui n'est qu'un retour.

Tous les soirs je m'endors en caressant ce rêve
De retraite, d'apaisement, de bonne fin,
Et tous les jours Paris, ainsi qu'un mauvais vin,
Me redonne la soif de la lutte sans trêve,
Et du port de nouveau m'enlève...

Ah! toi, du moins, qui par de si puissants liens
Attaches à tes flancs tes enfants et tes chênes,
Terre natale, enroule autour de moi les chaînes
Dont avant moi tu sus étreindre tous les miens,
Et garde-moi quand tu me tiens!

TABLE

TABLE

VERS LA MAISON

I. — MA MAISON

Ma Maison 5
Le Foyer 9
La Table 13
L'Alcôve 17
Lit d'Enfants 22
Le Seuil 24
La Grand'Salle 28
La Pendule 31
Le Bouge 35

Le Galetas 38
Portraits de Famille. 41

II. — AUTOUR DE LA MAISON

Mon autre Maison 53
Scierie. 60
Moulins et Berceaux. 62
Les Louvetiers 65
Fileuse. 70
Plieuse. 73
Complainte pour Angélique. 78
Le Tueur de Loups. 83
Le Sonneur. 87
Veille de Noël 91
Bavardages dans les Bois. 94
Sous les Noisetiers. 96
Les Champignons 99
Le Jardin. 102
Au Cabaret. 106
Cimetière neuf 110
Mon Église. 113

III. — VERS LA MAISON

Maison à consoler. 119
Les Retours. 122
Racinés et Déracinés. 126
Les Départs. 131

PAR LES VIEUX CHEMINS

PAR LES VIEUX CHEMINS 139

I. — A TRAVERS LES SAISONS

Le Merle chante 145
Mi-Carême 148
Les Rameaux 151
Pour une Morte 154
Pèlerinage (Aller) 158
Pèlerinage (Retour) 165
Congrès pour les Abeilles 170
Vieux Mur 174
Les Chênes 177
L'Ascension 181
L'Orgue 185
Le Radal 190
Mariage rustique 194
La Moisson 202
La Croix des Blés 210
Concours de Labourage 213
Les Semailles 218
Sous les Hêtres 220
A la première Neige 223

II. — DANS LE PASSÉ

Le Char du Progrès 229
Le Retour du Loup 232
Ma vieille École 236

Fleurs de Givre. 243
L'Exilée 246
Debout, Paysan!. 251
Le Chansonnier. 257
La Muse du Rouergue à Paris. 261
Comment on meurt à Paris. 260
La bonne Mort. 271
Réveillon. 274

Pour bien finir 277

Achevé d'imprimer

le six décembre mil neuf cent quatre

PAR

ALPHONSE LEMERRE

6, RUE DES BERGERS, 6

A PARIS

2. — 4180.

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PQ
2241
F2A17
1891
v.3

Fabié, François Joseph
Oeuvres: poésies